Illinois U. Library

NUMÉRO 170

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA RADIODIFFUSION FRANÇAISE

présente

JACQUELINE MORANE
et HENRI BOSC

dans

LE CONSEIL DE FAMILLE

pièce en 3 actes, de **Jacques NELS**

avec

Marcel LUPOVICI, Jeanine BERDIN
Pierre GIRAULT, Eddy ROSS
et Roland ROLLAND

Réalisation : Roman KOVALICZKO

et

LA NUIT DE TAMPICO

scénario original de
Philippe HÉRIAT
de l'Académie Goncourt

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

JACQUELINE MORANE, interprète du
rôle de CHRISTINE
dans " *Le Conseil de famille* "

LE CONSEIL DE FAMILLE

Pièce en trois actes

de JACQUES NELS

Cette œuvre a été créée par la RADIODIFFUSION FRANÇAISE le 18 juillet 1953 dans une mise en ondes de Roman KOVALICZKO et avec la distribution suivante :

Vial. . . . . *Henri BOSC*

Olivier. . . . . *Marcel LUPOVICI*

Jean-Jacques. . . . . *Pierre GIRAULT*

Charles. . . . . *Eddy ROSS*

Le Docteur Rigal. . . . . *Roland ROLLAND*

Christine. . . . . *Jacqueline MORANE*

Ada. . . . . *Jeanine BERDIN*

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jacques NELS.

Supplément au N° 419 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

La terrasse d'une confortable maison des environs de Vernon. A gauche, la maison, dont on voit la façade, et qui donne directement sur la terrasse. Au premier étage, au milieu de la façade, un balcon. Au fond, on descend de la terrasse vers le jardin par quelques marches. Sur la terrasse, table de jardin, chaises, fauteuils. On est au mois de mai. Belle matinée, encore fraîche.

Olivier et Charles arrivent sur la terrasse par les marches du fond. Olivier porte un chapeau et un pardessus de voyage. Charles, le vieux valet de chambre, tient à la main la valise d'Olivier.

CHARLES. — M. Olivier a fait un bon voyage?

OLIVIER. — Un peu fatigant. J'ai reçu le télégramme à Madrid. J'ai aussitôt pris le train et suis arrivé à Paris ce matin. Là, je me suis jeté dans ma voiture, sans même passer à la maison, et me voilà. Mais, grand-père, parle-moi de grand-père. Il va donc mieux?

CHARLES. — Mieux? Je trouve même qu'il va bien.

OLIVIER. — Ah! J'ai été bien angoissé.

CHARLES. — Et moi, donc... C'est que depuis quarante ans, M. Mathieu et moi, nous en avons vu des choses, ensemble.

OLIVIER. — Mon brave Charles! Je me souviens encore des arcs et des flèches que tu fabriquais pour moi.

CHARLES. — Et vous êtes l'aîné, alors vous pensez des autres : M. Jean - Jacques, Mme Christine, Mme Ada.

OLIVIER. — Ils sont ici, tous les trois?

CHARLES. — Mme Christine était là au moment de l'accident. Mme Ada est arrivée hier matin et M. Jean-Jacques hier, dans l'après-midi.

OLIVIER. — Le docteur est là?

CHARLES. — Il vient d'arriver.

OLIVIER. — Eh bien, je vais attendre qu'il soit parti pour monter auprès de grand-père. *(Christine sort par une porte-fenêtre de la maison et vient vers Olivier.)* Bonjour, Christine.

CHRISTINE. — Bonjour, Olivier. *(Ils s'embrassent.)* Pas trop fatigué?

OLIVIER. — Assez, mais cela ne fait rien. Alors, grand-père va mieux?

CHRISTINE. — Je crois que ç'a été une fausse alerte. Je regrette même de t'avoir dérangé.

OLIVIER. — Mais pas du tout. Tu t'imagines combien je suis heureux d'apprendre en arrivant que tout va bien. D'ailleurs, j'avais terminé mes négociations à Madrid et je ne suis pas mécontent que nous nous trouvions tous les quatre ici. Nous aurons à parler.

CHRISTINE. — Ah! de quoi s'agit-il?

OLIVIER. — Plus tard. Pour l'instant, raconte-moi ce qui s'est passé.

CHARLES. — Je monte votre valise dans la chambre bleue, M. Olivier.

CHRISTINE. — J'avais l'intention d'arriver ici, comme tous les ans, le 25 mai, afin de préparer la maison pour le 1er juin.

OLIVIER. — Oui.

CHRISTINE. — Mais je ne sais pour quelle raison, ou plutôt je le sais très bien, grand-père a voulu à toute force que nous avancions cette fois-ci notre départ.

OLIVIER. — Il voulait être ici pour l'anniversaire?

CHRISTINE. — Sans aucun doute.

OLIVIER. — C'est assez bizarre, car les autres années, il célébrait l'anniversaire à Paris.

CHRISTINE. — Les vieillards ont de ces obscurs caprices. Bref, il m'a obligée à quitter Paris le 15 mai. Il voulait que la maison fût prête pour le 20. Le 20, c'était mercredi, grand-père est arrivé à son tour accompagné de Charles. Il était morose. Quand le docteur Rigal et le maire de Vernon sont venus le saluer, il leur dit à peine quelques mots.

OLIVIER. — Bah! il a quatre-vingt-deux ans.

CHRISTINE. — ... Le 21, jeudi, la veille de l'anniversaire, je surpris grand-père dans le couloir du premier, debout, pensif, devant la porte de la chambre de maman.

OLIVIER. — Non?... Il y a pourtant des années que personne n'a pénétré dans cette chambre.

CHRISTINE. — Tu le sais bien. Défense stricte de grand-père. D'ailleurs, c'est lui qui a la clé.

OLIVIER. — Alors?

CHRISTINE. — Quand il m'eût aperçue, il quitta sa faction et descendit dans le hall en branlant de la tête comme il fait dans ses moments d'émotion.

OLIVIER. — N'insiste pas, tu me ferais rire et ce n'est pas le moment.

CHRISTINE. — Tu es un monstre! Le lendemain 22 mai, jour anniversaire de la mort de maman, après le dîner, vers 9 heures, sans dire un mot, grand-père se leva de son fauteuil et monta lentement l'escalier. Il y avait dans son attitude quelque chose de curieux; on aurait dit qu'il se sentait, comment dirai-je... appelé.

OLIVIER. — Etrange!

CHRISTINE. — Arrivé au premier, il ouvrit

la porte de la chambre de maman et s'y enferma.

OLIVIER. — Il y est resté longtemps?

CHRISTINE. — Une bonne demi-heure. Charles qui était en train de desservir la tisane resta stupéfait, le plateau à la main et nous attendions tous les deux, lui et moi, n'osant rien dire.

OLIVIER. — Je vois le tableau.

CHRISTINE. — Songe que depuis la mort de maman — il y a vingt-cinq ans —, Charles ne se souvient avoir vu montrer grand-père dans sa chambre qu'une fois, à la mort de grand-mère.

OLIVIER. — Oui, et alors?...

CHRISTINE. — Au bout d'une demi-heure, grand-père apparut sur le palier du premier. Charles fit rapidement un pas vers la porte de crainte de se faire morigéner; moi, je pris un air indifférent. Grand-père descendit lourdement quelques marches, puis, — a-t-il eu un étourdissement? s'était-il tout simplement accroché le pied contre le tapis? — il s'écroula au bas de l'escalier et resta inanimé, la face contre le sol.

OLIVIER. — Tu as dû être affolée.

CHRISTINE. — Tu penses! Nous le portâmes tout de suite sur son lit et appelâmes le docteur Rigal qui, après examen, conclut à une congestion cérébrale.

OLIVIER. — Due à la chute?

CHRISTINE. — Ou, ayant provoqué la chute.

OLIVIER. — Sa science est précise.

CHRISTINE. — Qu'importe! Congestion avant ou après... En réalité, il n'y a pas eu de congestion du tout. Pour moi, je crois que, bouleversé par ses souvenirs au sortir de la chambre de maman, grand-père a fait un faux-pas et est tombé.

OLIVIER. — C'est probable.

CHRISTINE. — Il a d'ailleurs aussitôt ouvert les yeux et a prononcé deux fois le nom de maman : « Pauline, Pauline ».

OLIVIER. — Oui, il s'agit sans doute d'un simple accident.

CHRISTINE. — Il est resté couché toute la journée d'hier, et aujourd'hui, après une excellente nuit, grand-père a l'intention de se lever, comme d'habitude.

OLIVIER. — Charles m'a dit que Rigal était auprès de lui.

CHRISTINE. — Oui. Ada y est également.

OLIVIER. — Très bien. Nous allons donc connaître l'avis de la Faculté.

CHRISTINE. — Et nous n'allons pas tarder à le connaître... les voilà.

Sortant de la maison par la porte-fenêtre, entrent Ada et Rigal.

ADA, *à Olivier.* — Bonjour, mon vieux!

OLIVIER, *à Ada.* — Bonjour, Ada.

Ils s'embrassent.

RIGAL. — Bonjour, monsieur Olivier.

OLIVIER. — Bonjour, docteur. Alors? Grand-père?

RIGAL. — C'est fini.

CHRISTINE. — Comment, fini?

RIGAL. — M. Vial est guéri et va se lever.

OLIVIER. — Et alors, qu'est-ce qu'il a eu?

RIGAL. — Un simple éblouissement, suivi d'une chute. C'est égal, M. Mathieu a eu de la chance. Faire une chute à son âge, c'est grave. Mais lui... rien.

OLIVIER. — Eh bien, tant mieux. Christine n'aurait pas dû céder à grand-père et venir installer la maison avant l'anniversaire de maman.

CHRISTINE. — Je ne pouvais pas penser...

RIGAL. — Vous savez, les vieillards, plus ils avancent en âge, plus ils vivent dans leur passé.

ADA. — Ils comprennent enfin que la vie est un songe.

OLIVIER. — Tiens! une parole digne de notre Jean-Jacques.

RIGAL. — C'est que Mme Ada ressemble tant à son jeune frère.

OLIVIER. — Vous trouvez?

RIGAL. — Oui; en tout cas, c'est inouï ce qu'elle ressemble de plus en plus à votre pauvre mère.

CHRISTINE. — C'est vrai. Lorsque Ada est arrivée hier matin et s'est penchée sur le lit de grand-père, il l'a regardée avec une fixité extraordinaire. Cela m'a beaucoup frappée.

RIGAL. — Votre pauvre chère maman! *(A Ada :)* Je la revois quand je vous regarde... Il y a vingt-cinq ans de cela... Elle est arrivée le matin comme vous aujourd'hui, monsieur Olivier. Je l'ai vue dans l'après-midi, quand je suis venu consulter M. Mathieu pour une affaire concernant le Conseil municipal — nous étions conseillers tous les deux, alors, — ah! je ne savais pas que je voyais Mme Pauline pour la dernière fois... Le lendemain, on l'a trouvée noyée dans l'étang.

ADA. — Pauvre maman!

RIGAL. — Elle a dû sortir la nuit, — la journée avait été exceptionnellement chaude — pour faire un tour au bord de l'eau, puis dans l'obscurité elle s'est sans doute égarée. Ah! ces roseaux, c'est traître.

CHRISTINE. — Ah! Nous sommes peu de chose.

RIGAL. — Pour M. Mathieu, pendant quelques jours, cuisine plus légère que d'habitude. Il va rouspéter...

CHRISTINE. — Je pense bien.

RIGAL. — Laissez-le bougonner... au fond, il aime ça. Il se donne des allures de tyran et c'est le meilleur cœur du monde. Madame Christine, madame Ada, monsieur Olivier, je vous salue. Je reviendrai ce soir.

Apparaît Jean-Jacques venant du jardin.

OLIVIER, *ironique.* — Voilà Jean-Jacques, le poète.

JEAN-JACQUES. — Tiens, Olivier... toujours aimable.

OLIVIER. — Quoi! Tu ne veux pas qu'on t'appelle poète?

JEAN-JACQUES. — Pas spécialement. En tout cas pas toi, et pas sur ce ton-là!

OLIVIER. — C'est le ton d'un philistin?

JEAN-JACQUES. — J'allais le dire... Mais dis donc, homme d'affaires, je voulais justement t'écrire.

OLIVIER. — Qu'est-ce que tu as encore à me demander?

JEAN-JACQUES. — Ne sommes-nous pas le 24 mai?

OLIVIER. — Si fait.

JEAN-JACQUES. — Tu vois, le poète sait, à l'occasion, être précis.

OLIVIER. — Tu veux ta pension?

JEAN-JACQUES. — Eh oui! habituellement tu nous verses notre dividende le 15 de janvier, d'avril, de juillet et d'octobre.

OLIVIER. — Cette fois-ci, je suis un peu en retard.

JEAN-JACQUES. — Un peu! Un mois et demi, bientôt.

ADA, *à Olivier.* — Je profite de l'occasion pour me rappeler également à ton souvenir.

OLIVIER. — Eh bien! justement, toi, je ne comprends pas ton impatience! Tu m'as déjà téléphoné deux fois. Ton mari est riche.

ADA. — Cela n'a rien à y faire. J'ai besoin d'argent.

JEAN-JACQUES. — Et Christine? Elle a touché, Christine?

OLIVIER. — Christine a touché.

ADA. — Ah! Bien.

CHRISTINE. — Tu sais que j'avais engagé des frais pour remettre à neuf l'appartement.

ADA. — Mais je ne t'en veux pas, ma chérie, c'est tout naturel.

JEAN-JACQUES. — Olivier, mon vieux, débrouille-toi, je n'ai plus un sou devant moi.

OLIVIER. — Depuis douze ans que je dirige l'affaire — depuis la mort de père — je vous ai toujours versé le dividende statutaire de six pour cent avec, plusieurs fois, en fin d'année, un super dividende fort coquet. Est-ce exact?

JEAN-JACQUES. — Ah mais! qui nous a demandé de laisser dans l'affaire nos parts d'héritage?

OLIVIER. — Eussiez-vous préféré voir l'usine en pleine prospérité passer en d'autres mains?

CHRISTINE. — Tu nous as expliqué tout cela fort bien et nous avons été d'accord avec toi.

OLIVIER. — Sachez donc que nos affaires actuellement ne sont pas brillantes.

JEAN-JACQUES. — Non! Tu plaisantes?

OLIVIER. — En ai-je l'air?

JEAN-JACQUES. — Avec toi, on ne sait jamais. Tu es toujours de mauvaise humeur. Je me suis laissé dire que c'est là l'attitude des grands brasseurs d'affaires. Un air renfrogné.

OLIVIER. — Je suis même très content que nous soyons ici tous les quatre. Nous allons pouvoir causer.

JEAN-JACQUES. — Grand dieu, un conseil de famille!

OLIVIER. — Mes enfants, je suis sur le point de déposer le bilan.

CHRISTINE. — Tu plaisantes! En tout cas, explique-toi clairement.

OLIVIER. — Ce sera bref. Je ne m'embarquerai pas dans un cours d'économie politique et vous ferai grâce d'explications sur les crises cycliques. Toujours est-il que nous sommes atteints par la crise depuis des mois. J'ai lutté avec énergie, vous pouvez me croire. En vain! J'ai voulu faire honneur à notre passé et cela coûte cher. Il ne nous restait plus qu'une chance de salut, obtenir une grosse commande : je viens de l'arracher, c'est le mot, à Madrid.

ADA. — Alors, tout est sauvé.

OLIVIER. — Pas encore. Nous n'avons plus de disponibilités et il nous faut des fonds pour certaines matières premières.

CHRISTINE. — Combien te faut-il?

OLIVIER. — Quinze millions.

ADA. — C'est fou!

OLIVIER. — Si tu veux, je te montrerai les bilans, la comptabilité, la correspondance.

JEAN-JACQUES. — Non, merci.

OLIVIER. — Cela ne te dit rien?

JEAN-JACQUES. — Pas précisément.

OLIVIER. — Tu voudrais que l'on te démontrât, en deux mots, mon incapacité.

JEAN-JACQUES. — Je voudrais tout simplement savoir pourquoi tu nous dis, de but en blanc, que nous avons tout perdu.

OLIVIER, *exaspéré.* — Parce que je vous ai volés.

JEAN-JACQUES. — On ne peut pas parler avec toi calmement. Pour ma part j'y renonce.

OLIVIER. — C'est vrai tout de même! Depuis douze ans je mène une vie de bagnard pour vous donner des rentes, je me débats comme un forcené, et tout cela pour m'entendre traiter de scélérat.

JEAN-JACQUES. — Personne n'a jamais dit cela.

OLIVIER. — Et si vous n'aviez pas laissé l'argent dans l'affaire, qu'en auriez-vous fait?

ADA. — Nous l'aurions placé.

OLIVIER. — Oui, il y a longtemps qu'il serait perdu.

JEAN-JACQUES. — Oh, un peu plus tôt, un peu plus tard.

OLIVIER. — Tu t'en moques, toi.

JEAN-JACQUES. — Eperdument.

OLIVIER. — Alors, pourquoi ces questions?

JEAN-JACQUES. — Simple désir de savoir.

OLIVIER. — Et pourquoi ces réclamations pour les dividendes du 15 avril?

JEAN-JACQUES. — Bah! du moment qu'on a quelque chose à toucher, autant en profiter, mais si c'est perdu, passez muscade!...

CHRISTINE. — Te voilà bien philosophe.

ADA, *anxieuse.* — Mais tout n'est pas perdu, Olivier, n'est-ce pas, tout n'est pas encore perdu?

OLIVIER. — Mais non, tout n'est pas perdu, il y a encore un moyen de nous en sortir.

CHRISTINE. — Je savais bien que tu trouverais un expédient pour sauver la situation.

OLIVIER. — C'est égal, je n'aurais jamais pensé que notre Jean-Jacques prendrait cette mauvaise nouvelle avec tant de désinvolture.

JEAN-JACQUES. — Je sais me contenter de peu. Qu'est-ce qu'il me faut? Une chambre, de quoi manger, un costume par an, des livres et de quoi me payer le spectacle. Celui de la rue est gratuit pour le piéton et c'est le plus passionnant.

OLIVIER. — Par contre, l'attitude d'Ada m'étonne. *(A Ada :)* Te voilà bien bouleversée, ma petite Ada. Qu'est-ce que tu as?

ADA. — Rien, rien, laisse-moi.

OLIVIER. — Tu es la plus riche de nous quatre et tu étais plutôt avec Jean-Jacques du côté de maman, le côté rêveur et désintéressé de la famille. Christine et moi, nous tenons, paraît-il, de père, nous sommes plus âpres, plus durs. Hein, qu'as-tu donc?

CHRISTINE, *à Olivier.* — Laisse-la. Elle est encore bouleversée par l'accident de grand-père.

OLIVIER. — J'aurais voulu que nous examinions la situation en toute tranquillité et je ne crois pas que ce soit le moment : grand-père peut descendre d'un moment à d'autre.

JEAN-JACQUES. — Ah! parce que grand-père ne doit pas être mis au courant de nos difficultés?

OLIVIER. — Au contraire, il faudra tout lui dire.

JEAN-JACQUES. — Alors?

OLIVIER. — Il est préférable que nous nous mettions d'accord, avant de lui en parler.

CHRISTINE. — Bien. Alors, quand veux-tu nous faire part de tes propositions?

OLIVIER. — Grand-père fait-il toujours sa sieste après le déjeuner?

CHRISTINE. — Oui, il se repose sur le divan de son cabinet de travail de deux heures à quatre heures.

OLIVIER. — Tu es sûre qu'il ne peut pas entendre d'en haut?

CHRISTINE. — Je ne crois pas. D'ailleurs, il ferme la porte-fenêtre qui donne sur le balcon.

OLIVIER. — Parfait. Voulez-vous trois heures?

JEAN-JACQUES. — Soit.

ADA. — Mais ne peux-tu pas, en deux mots, nous dire tout de suite ce que nous pourrions envisager?

OLIVIER. — Non, on ne peut pas engager ainsi une discussion sérieuse.

JEAN-JACQUES, *à Ada.* — Tu ne sais donc pas que les hommes d'affaires sont comme les conférenciers : il leur faut un tapis vert.

OLIVIER. — Imbécile!

CHRISTINE. — Attention, voilà grand-père.

Mathieu Vial apparaît dans la porte-fenêtre. Ils s'avancent tous vers lui.

VIAL. — Tiens, Olivier... Alors, il faut que je meure pour que tu ressuscites.

OLIVIER. — Mais, grand-père...

VIAL. — Vous êtes donc tous venus pour mon enterrement?

ADA. — Oh! grand-père, tu es méchant.

VIAL, *il embrasse Olivier.* — Tu as bien mauvaise mine, tu es pâle, tu as les joues creuses. Il faut te soigner, mon garçon.

OLIVIER. — C'est que je reviens de loin, de Madrid.

VIAL. — C'est vrai, Christine m'a parlé de cela. Tu as été voir quelque belle Espagnole. Tu vas te décider à te marier?

OLIVIER. — Pas encore, grand-père, pas encore.

VIAL. — Tu as tort. Si tu attends, il va être trop tard. Ou bien tu feras comme tous les quinquagénaires, tu épouseras une fille de vingt ans qui te trompera.

OLIVIER. — Ce n'est pas sûr.

VIAL. — Tu verras, mon garçon, tu verras.

CHRISTINE. — Tu veux un fauteuil, grand-père?

VIAL. — Moi? Je ne suis pas fatigué, je viens de me lever. Jean-Jacques, tiens-toi droit.

JEAN-JACQUES. — Oui, grand-père.

VIAL. — Tu as une robe bien légère ce matin, ma petite Ada. Je trouve qu'il ne fait pas chaud.

ADA. — Je n'ai pas froid.

VIAL. — Comment cela? Tu frissonnes! Va mettre une jaquette.

ADA. — Bien, grand-père.

Elle sort.

VIAL. — Alors, Olivier, tu t'es dérangé pour rien.

OLIVIER. — Grand-père, tu es toujours le même.

VIAL. — Pourquoi changerais-je? Combien de temps restes-tu avec nous?

OLIVIER. — Je repars demain matin.

VIAL. — Là! C'est ce que je disais. Puisque je me porte très bien, tu n'as plus rien à faire ici. Vous êtes venus tous les quatre en première vague, prêts à alerter les gendres et les enfants. Mais ce sera pour une autre fois.

CHRISTINE. — Grand-père, tu es tout de même injuste.

VIAL. — Taratata! Je sais ce que je dis. Mais c'est égal, Olivier, tu as bien fait de venir; j'aurai à te consulter. J'ai reçu une lettre de mon agent de change; il me propose un arbitrage.

OLIVIER. — Je suis à ta disposition, grand-père.

VIAL. — Il ne me reste plus grand-chose en portefeuille, raison de plus pour se défendre. N'est-il pas vrai, mon grand?

OLIVIER. — Bien sûr, grand-père.

VIAL. — Et toi, Jean-Jacques, tu as perdu ta langue?

JEAN-JACQUES. — J'écoute. Tu sais bien, grand-père, qu'en matière de Bourse, je suis nul.

VIAL. — Tant mieux pour toi. N'y touche pas.

JEAN-JACQUES. — Pas de danger, surtout en ce moment.

VIAL. — Pourquoi surtout en ce moment?

OLIVIER. — Jean-Jacques dit : « surtout en ce moment », car nous avons actuellement quelques difficultés dans nos affaires.

VIAL. — Ah bah! Ce n'est pas grave?

OLIVIER. — Grave? Non... mais assez préoccupant.

VIAL. — Je te connais, tu t'en tireras.

OLIVIER. — Il faudra que je t'en parle, grand-père.

VIAL. — Plus tard, plus tard... Ah! ma petite Ada, n'aurais-tu pas rencontré Charles?

ADA. — Non.

VIAL. — J'attends Bersac.

OLIVIER. — L'entrepreneur?

VIAL. — J'ai décidé de faire faire quelques réparations et peut-être quelques transformations.

JEAN-JACQUES. — Dans la maison?

VIAL. — Au pavillon.

CHRISTINE. — Au pavillon? Personne n'y va jamais.

VIAL. — Justement. On n'y va pas parce que c'est trop petit. Quand vous êtes tous les quatre ici, la maison est pleine. Comment auriez-vous fait si vous étiez venus, toi Ada, et toi Christine, avec vos maris et vos enfants? Au pavillon, il y a deux chambres; ce n'est pas assez. Je vais faire agrandir et en ajouter deux autres.

OLIVIER. — Ce n'est peut-être pas urgent.

VIAL. — Au contraire, j'ai trop tardé. J'y ai pensé hier et j'ai fait appeler Bersac.

ADA. — Mais, grand-père, nous ne sommes jamais aux « Charmettes » tous ensemble.

VIAL. — Parce que je suis là, je vous embête. Quand je serai mort, vous pourrez venir en toute tranquillité.

JEAN-JACQUES. — Mais, grand-père, tu vivras encore dix ans.

CHRISTINE. — C'est ça, mais alors, comme disait Olivier, les travaux ne sont pas urgents.

VIAL. — On ne sait jamais : je peux vivre dix ans encore ou quarante-huit heures.

OLIVIER. — Avec ta santé, grand-père, je parierais plutôt pour dix ans.

VIAL. — Je n'y vois pas d'inconvénient, mais j'aime mieux voir Bersac dès aujourd'hui.

JEAN-JACQUES. — D'ailleurs, dans dix ans, où serons-nous tous les quatre?

ADA. — Peut-être au loin.

OLIVIER. — Peut-être fâchés!

CHRISTINE. — Peut-être morts!

VIAL. — Alors, la maison ira à vos enfants.

Entre Charles.

CHARLES. — M. Bersac est arrivé.

VIAL. — Où est-il?

CHARLES. — Je lui ai dit d'attendre devant le pavillon.

VIAL. — C'est bien. Allons-y! *(A ses petits-enfants :)* Vous m'accompagnez? Cela nous fera une petite promenade... Et vous me donnerez votre avis.

CHRISTINE. — Je vous rejoins dans cinq minutes. Je vais voir où en est le déjeuner.

OLIVIER. — Moi, je viens dans un instant. Je vais me laver les mains.

VIAL. — Nous serons au pavillon. Viens, ma petite Ada. Donne-moi le bras, Jean-Jacques.

Mathieu Vial descend les marches du fond de la terrasse, accompagné d'Ada et de Jean-Jacques. Charles rentre dans la maison.

OLIVIER. — Quelle est cette lubie?

CHRISTINE. — Je l'ignore, comme toi!

OLIVIER. — Il faut absolument l'empêcher.

CHRISTINE. — Oui, mais comment faire?

OLIVIER. — Tout au moins, la retarder.

CHRISTINE. — Ce sera peut-être plus facile.

OLIVIER. — Nous trouverons bien un moyen. Tu devines pourquoi?

CHRISTINE. — Je crois le deviner.

OLIVIER. — Agrandir le pavillon! Comme si cette maison n'était déjà pas trop vaste et trop coûteuse à entretenir.

CHRISTINE. — Pour grand-père, c'est un peu comme un fief de famille.

OLIVIER. — Enfantillages!

CHRISTINE. — Il voudrait nous voir tous les étés réunis autour de lui.

OLIVIER, — En quarante-huit heures, nous serions tous brouillés.

CHRISTINE, *riant.* — Peut-être pas tous, mais il s'en faudrait de peu.

OLIVIER. — Certes, pas toi et moi, mais les autres et ton mari et le mari d'Ada et les gosses...

CHRISTINE. — Et les domestiques!

OLIVIER. — Tout de même, je voudrais avoir quelques renseignements sur les projets de grand-père. Tu ne crois pas que par Charles...?

CHRISTINE. — Penses-tu qu'il en sait plus que nous?

OLIVIER. — Grand-père bavarde beaucoup avec lui, et comme c'est lui qu'il a chargé de téléphoner à Bersac...

CHRISTINE. — Tu as raison, Charles est peut-être au courant.

OLIVIER. — Appelle-le.

CHRISTINE. — Attention, il pourrait raconter à grand-père que nous l'avons interrogé.

OLIVIER. — Ne t'inquiète pas de cela. Je tâcherai d'être adroit.

CHRISTINE. — Je veux bien, d'autant plus que je suis bien curieuse d'en savoir plus long, moi aussi.

Elle va vers la porte-fenêtre de la maison et appelle Charles, qui apparaît au bout d'un instant.

CHARLES. — Madame Christine m'a appelé?

CHRISTINE. — Oui, Charles. Je voulais vous demander si c'est vous qui avez téléphoné à Bersac?

CHARLES. — C'est moi.

OLIVIER. — Quand lui as-tu téléphoné?

CHARLES. — Hier, vers cinq heures.

OLIVIER. — Grand-père était encore couché?

CHARLES. — Bien sûr, puisque M. Mathieu ne s'est pas levé de la journée.

OLIVIER. — C'est vrai, je suis bête... mais comment était-il à ce moment-là?

CHARLES. — Comment il était?

CHRISTINE. — Oui, Olivier voudrait savoir si grand-père était dans son état normal, s'il

n'était pas un peu fiévreux, encore fatigué par son accident.

CHARLES. — Oh! pas du tout. M. Mathieu était très calme et très lucide, comme d'habitude.

OLIVIER. — Mais enfin, qu'est-ce qui lui a pris, à peine rétabli, d'appeler Bersac?

CHARLES. — Oh! c'est parce qu'un pan du mur d'enceinte du jardin s'était écroulé cet hiver...

CHRISTINE. — C'est exact, du côté de la ferme.

OLIVIER. — Oui, mais la réparation de ce mur n'est pas urgente. Depuis quand grand-père savait-il que ce mur était écroulé?

CHRISTINE. — Depuis le soir même de son arrivée, c'est moi qui le lui avais dit.

OLIVIER. — Alors, pourquoi tout à coup hier, encore couché après son accident, grand-père a-t-il songé à appeler Bersac pour ce mur?

CHARLES. — M. Mathieu m'a dit : « Charles, téléphone donc à Bersac pour le mur. Qu'il vienne demain à onze heures. »

OLIVIER. — Bon!

CHARLES. — Puis, quand je lui eus dit que c'était convenu pour ce matin, M. Mathieu me dit qu'il pensait aussi à faire agrandir le pavillon.

CHRISTINE. — C'était la première fois qu'il vous parlait du pavillon?

CHARLES. — Non, je me rappelle maintenant que M. Mathieu m'avait déjà parlé de ce projet il y a longtemps.

OLIVIER. — C'est donc une vieille idée?

CHARLES. — Sans doute, mais, hier, M. Mathieu m'a fait part d'un autre projet encore.

CHRISTINE. — Quoi donc?

CHARLES. — Je ne sais si je dois le dire.

OLIVIER. — Voyons, à nous, mon bon Charles!

CHARLES. — M. Mathieu serait peut-être fâché s'il savait que je raconte nos conversations.

CHRISTINE. — Allons, Charles, vous savez que c'est pour le bien de grand-père que nous vous demandons cela.

OLIVIER. — C'est pour lui épargner peut-être des dépenses inutiles.

CHARLES. — Oh! ce sera difficile de dissuader M. Mathieu : il tient à son idée.

OLIVIER. — En quoi consiste-t-elle?

CHARLES. — M. Mathieu veut faire élever au bord de l'étang une espèce de monument.

CHRISTINE. — Un monument?

OLIVIER. — Au bord de l'étang?

CHARLES. — Oui, un monument expiatoire, m'a-t-il dit.

OLIVIER. — C'est inouï!

CHRISTINE. — Expiatoire?

CHARLES. — Ah! je vois bien que j'ai eu tort de vous le dire.

OLIVIER. — Mais, mon bon Charles, tu as très bien fait, au contraire.

CHARLES. — Vous ne direz rien à M. Mathieu, au moins?

CHRISTINE. — Soyez tranquille, Charles, nous ne dirons rien et nous vous remercions.

CHARLES. — Alors, je peux me retirer?

OLIVIER. — Mais oui, Charles! Merci.

CHARLES, *en partant.* — Ah! je regrette, j'aurais mieux fait de me taire.

Il sort.

OLIVIER. — Un monument expiatoire! Pourquoi pas une chapelle pendant qu'il y est!

CHRISTINE. — Je ne comprends rien à cette folie.

OLIVIER. — En expiation de quoi, enfin?

CHRISTINE. — Charles a peut-être mal compris!

OLIVIER. — C'est à souhaiter.

CHRISTINE. — Mais si grand-père avait vraiment décidé d'élever un monument en souvenir de maman?

OLIVIER. — Vingt-cinq ans après sa mort!

CHRISTINE. — Il vient quelquefois d'étranges idées aux vieillards.

OLIVIER. — Tu vois que l'accident de grand-père n'est pas sans suites. Il a dû provoquer en lui quelque ébranlement.

CHRISTINE. — Au fait, cela n'aurait rien d'étonnant.

OLIVIER. — Eh bien, il faudra y mettre bon ordre.

CHRISTINE. — Je me demande comment tu vas procéder!

OLIVIER. — Quand tu connaîtras mes projets, tu verras que ce n'est pas si compliqué.

CHRISTINE. — Tu n'avais tout de même pas prévu cela.

OLIVIER. — Non, bien sûr, mais tout se tient.

CHRISTINE. — En tout cas, pour l'instant, il faut que nous rejoignions grand-père; il trouverait notre absence suspecte.

OLIVIER. — Oh! je t'en prie! Nous n'avons plus dix ans!

CHRISTINE. — Nous pouvons tout de même lui faire ce plaisir. Ce n'est pas souvent que nous l'entourons tous ensemble.

OLIVIER. — Soit! Faisons cette promenade de famille avec grand-père!

CHRISTINE, *avec malice.* — Mais tu n'es pas allé te laver les mains?

OLIVIER. — Et toi, tu n'es pas allée à la cuisine!

CHRISTINE. — Prétexte, je sentais que tu voulais rester avec moi.

Ils se dirigent vers les marches du fond.

OLIVIER. — Tu me connais.

CHRISTINE. — Et je suis tout de même contente de t'avoir télégraphié.

OLIVIER. — Oui, il était temps que j'arrive.

Ils descendent les marches de la terrasse.

RIDEAU

ACTE II

Même décor qu'à l'acte I. Il est deux heures de l'après-midi, le même jour.
Sur la table, un service à liqueurs. En scène, Jean-Jacques et Ada. Jean-Jacques tient en main un verre de cognac.

JEAN-JACQUES. — Enfin seul.

ADA. — Et moi?

JEAN-JACQUES. — Toi, tu ne comptes pas, ma petite Ada.

ADA. — Eh bien! merci, mon petit Jean-Jacques.

JEAN-JACQUES. — Mais non, je veux dire qu'avec toi je suis aussi bien que si j'étais seul.

ADA. — Pas un peu mieux?

JEAN-JACQUES. — Tu sais quel prix j'attache à la solitude.

ADA. — Poète!

JEAN-JACQUES. — Toi, je veux bien que tu m'appelles poète.

ADA. — Je jouis d'un régime de faveur.

JEAN-JACQUES. — Toi, tu sais ce que cela veut dire.

ADA. — Je ne suis pas comme Olivier.

JEAN-JACQUES. — Ah! certes, non! Notre grand frère m'énerve.

ADA. — Il a des qualités.

JEAN-JACQUES. — Bah! Un célibataire aigri.

ADA. — Connais-tu la parabole de la paille et de la poutre?

JEAN-JACQUES. — J'entends... « et moi aussi je suis célibataire ».

ADA. — Exactement.

JEAN-JACQUES. — D'accord, mais il y a une différence.

ADA. — J'écoute.

JEAN-JACQUES. — Olivier est resté célibataire par manque de tendresse, moi par excès de tendresse.

ADA. — Voyez-vous cela!

JEAN-JACQUES. — Et puis, je suis plus jeune.

ADA. — Tu as encore de la marge.

JEAN-JACQUES. — J'ai vingt-neuf ans.

ADA. — Ah! tais-toi, tu me rappelles mon âge.

JEAN-JACQUES. — Toi, tu as trente-deux ans.

ADA. — Merci... Je sais compter.

JEAN-JACQUES. — Tu es à l'âge des bêtises chez les femmes mariées.

ADA. — Crois-tu qu'il y a un âge pour cela?

JEAN-JACQUES. — Ah! tu me plais, toi. C'est une femme comme toi que je voudrais.

ADA. — Heureusement qu'on n'épouse pas sa sœur.

JEAN-JACQUES. — Pourquoi : « heureusement »?

ADA. — Tu serais déçu.

JEAN-JACQUES. — Tu es décevante?

ADA. — Comme toutes les femmes, je suppose.

JEAN-JACQUES. — Tu es méchante. Tu ne les aimes pas, les femmes, toi?

ADA, *ironique*. — Je les adore.

JEAN-JACQUES. — C'est comme moi.

ADA. — C'est pour cela que tu ne te maries pas?

JEAN-JACQUES. — Bien sûr, je les adore... toutes.

ADA. — Je te déteste, tiens... Je déteste ces hommes qui vont de l'une à l'autre, incapables de se fixer.

JEAN-JACQUES. — Hé, hé, ne t'emballe pas.

ADA. — C'est ce que tu appelles avoir un excès de tendresse!... Eh bien! j'aime mieux un homme comme Olivier... mais fidèle.

JEAN-JACQUES. — Genre ton mari.

ADA. — Mon mari?

JEAN-JACQUES. — Quoi, il n'est pas fidèle?

ADA. — Plût à Dieu qu'il ne le fût pas.

JEAN-JACQUES. — Ah bah! c'est du joli.

ADA. — Oh, n'insiste pas, je t'en prie. Tu sais pourtant bien quels sont nos rapports.

JEAN-JACQUES. — Et je n'y vois pas d'inconvénient. André, je n'ai jamais pu le sentir.

ADA. — Aussi n'en parlons pas, veux-tu?

JEAN-JACQUES. — Avec plaisir, mais tu es bien excitable en ce moment.

ADA. — Pas plus que d'habitude.

JEAN-JACQUES. — Oh! que si, je te connais.

ADA. — Je te connais! je te connais! Les gens ont toujours ce mot à la bouche.

JEAN-JACQUES. — Les gens!... Merci pour moi.

ADA. — C'est vrai, comme si nous nous connaissions nous-mêmes. Sais-tu aujourd'hui ce que tu feras demain?

JEAN-JACQUES. — Je peux le supposer, du moins.

ADA. — Non, au moment d'agir, des voix que nous ignorions parlent en nous, des forces que nous ne connaissions pas dirigent nos mouvements.

JEAN-JACQUES. — Mais, qui donc m'a changé ma petite Ada?

ADA, *poursuivant*. — En une seconde nous pouvons tourner le dos à tout notre passé.

JEAN-JACQUES, *il la regarde stupéfait*. — Ça... par exemple!

ADA. — Une vie nouvelle peut nous appeler.

JEAN-JACQUES. — Dis donc, dis donc, que dois-je comprendre?

ADA. — Et l'on part, abandonnant tout.

JEAN-JACQUES. — Tu es folle!

ADA. — Oui, je suis folle.

JEAN-JACQUES. — De qui?

Un silence.

ADA. — Laisse-moi.

JEAN-JACQUES. — Tu as un amant?

ADA. — Laisse-moi.

JEAN-JACQUES. — Tu ne veux pas le dire?... à moi?

ADA. — A quoi bon...

JEAN-JACQUES. — Il y a longtemps?

ADA — Quatre mois.

JEAN-JACQUES. — Où l'as-tu connu?
ADA. — Chez des amis.
JEAN-JACQUES. — Qu'est-ce qu'il fait?
ADA. — Il est peintre.
JEAN-JACQUES. — Connu?
ADA. — Je ne te dirai pas son nom.
JEAN-JACQUES. — Il t'aime?
ADA. — Il me le dit.
JEAN-JACQUES. — Ma pauvre Ada!
ADA, *dans un cri.* — Je ne suis pas à plaindre.
JEAN-JACQUES. — Il a du talent?
ADA. — Non.
JEAN-JACQUES. — Il est beau?
ADA. — Non.

Un silence.

JEAN-JACQUES. — Tu l'aimes donc tant que cela! Mais alors, qu'est-ce que tu vas devenir?
ADA, *exaltée.* — Il faut qu'il m'emmène, il faut que nous partions, loin... loin... loin... je ne peux plus continuer cette vie déchirée.
JEAN-JACQUES. — Tu sais ce qui t'attend?
ADA. — Je le sais, mais tant pis!
JEAN-JACQUES. — Les chambres d'hôtel, les garnis, la lassitude coupée de scènes de jalousie, la gêne peut-être... et les regrets.
ADA, *résolue.* — Je verrai bien.
JEAN-JACQUES. — Oh! je n'essaie pas de te décourager...
ADA. — Tu as raison.
JEAN-JACQUES. — Et de quoi vivrez-vous? Est-il riche?
ADA. — J'ai de l'argent.
JEAN-JACQUES. — En as-tu assez?
ADA. — J'ai ma rente.
JEAN-JACQUES. — Ta rente? Tu as entendu Olivier tout à l'heure. Nous ne sommes pas près de la toucher.
ADA, *anxieuse.* — Tu crois donc que c'est sérieux?
JEAN-JACQUES. — Je crois que tout est perdu.
ADA, *éperdue.* — Ah! ne me dis pas cela.
JEAN-JACQUES. — Ne nous faisons pas d'illusions. Pour qu'Olivier nous ait parlé comme il l'a fait, c'est qu'il ne reste guère d'espoir.
ADA. — Mais il a parlé d'une ressource suprême.
JEAN-JACQUES. — Tu sais comme il est fier, il veut nous faire croire qu'il connaît encore un moyen de nous renflouer.
ADA. — Alors, que vais-je devenir?
JEAN-JACQUES. — En tout cas, nous serons fixés tout à l'heure.
ADA. — Tu dis cela pour me retenir?
JEAN-JACQUES. — Ma pauvre Ada, je sais que rien ne te retiendra. Je dis ce que je dis parce que c'est la vérité.
ADA, *farouche.* — Je partirai, coûte que coûte.
JEAN-JACQUES, *il ne peut s'empêcher de rire.* — Sur des cadavres.
ADA. — Ne ris pas.
JEAN-JACQUES, *ironique.* — Excuse-moi.
ADA. — Même toi, tu ne comprends peut-être pas tout à fait.
JEAN-JACQUES. — Même moi!
ADA. — Pourtant tu es le seul à qui j'ai osé me confier.
JEAN-JACQUES. — Allons, ma petite Ada, je comprends tout, et je suis malheureux pour toi.
ADA. — Tu es mon frère, mon Jean-Jacques de toujours.
JEAN-JACQUES. — Et quand tu reviendras, je serai là, à t'attendre.
ADA. — Mais, reviendrai-je?
JEAN-JACQUES. — On revient toujours.... *(Tristement taquin :)* sur le lieu de son crime.
ADA. — Poète, tu croiras toujours aux fables... Attention, Christine.

Christine pénètre sur la terrasse, venant de la maison.

JEAN-JACQUES, *vidant d'un coup sec son verre de cognac.* — Pour de la fine... ça, c'est de la fine.
CHRISTINE. — Malheureusement, il n'en reste plus qu'une bouteille.
JEAN-JACQUES. — La cave de grand-père a tout de même du bon.
CHRISTINE. — Elle est bien vide à présent.
JEAN-JACQUES. — Mes petites sœurs, je vais me retirer quelques minutes. J'ai deux lettres à écrire et je voudrais les confier à Olivier. Il les mettra à la poste à Paris, demain matin.
ADA. — A tout à l'heure.
CHRISTINE. — N'oublie pas que nous devons nous retrouver à trois heures, ici.
JEAN-JACQUES. — Je n'oublie pas. Tu penses: un conseil de famille. J'adore ces réjouissances.

Il pénètre dans la maison.

CHRISTINE. — Je suis contente d'être seule avec toi.
ADA. — C'est très gentil à toi.
CHRISTINE. — C'est au sujet de notre usine.
ADA. — Oui, alors?
CHRISTINE. — Tu as entendu ce que nous a dit Olivier?
ADA. — Si j'ai entendu!
CHRISTINE. — Il est vrai que tu as même paru bouleversée par cette mauvaise nouvelle.
ADA. — Passons, veux-tu?
CHRISTINE. — Soit, d'ailleurs nous n'avons pas beaucoup de temps. Si j'ai bien compris Olivier, notre situation financière semble compromise.
ADA. — Hélas, je le crois aussi.
CHRISTINE. — Pour toi ce n'est pas grave, pour moi ce l'est plus.
ADA. — Tiens, pourquoi?
CHRISTINE. — Pourquoi? Ai-je besoin de te rappeler que mon mari a une situation honorable mais modeste et que ma rente nous est indispensable pour vivre.
ADA. — J'ai besoin d'argent, comme toi.
CHRISTINE. — Allons, ne plaisantons pas.
ADA. — Je ne plaisante pas.
CHRISTINE. — Alors tu es inconsciente, et c'est d'autant plus désagréable que je voulais te demander de nous aider.
ADA. — Vous aider?
CHRISTINE. — Nous aider!... Pas moi en particulier, mais nous tous, Olivier, Jean-Jacques,

moi, et même toi, d'ailleurs... Je veux dire : aider l'affaire.

ADA. — Tu as entendu Olivier: il faut quinze millions.

CHRISTINE. — Je l'ai très bien entendu.

ADA. — C'est heureux! Alors tu veux que je trouve quinze millions?

CHRISTINE. — Je pense, tout simplement, que ton mari pourrait nous prêter cette somme.

ADA. — Mon mari?

CHRISTINE. — Quoi, n'est-il pas riche?

ADA. — Oh si! il est très riche.

CHRISTINE. — Alors?

ADA. — Tu veux que je lui demande de nous prêter quinze millions?

CHRISTINE. — Pourquoi pas? L'affaire offre des garanties. Olivier lui expliquerait tout cela.

ADA. — Pourquoi alors Olivier n'en parlerait-il pas directement à André?

CHRISTINE. — Ce n'est tout de même pas la même chose.

ADA. — D'ailleurs, je ne veux pas qu'il lui en parle.

CHRISTINE. — Je suis d'accord avec toi, il serait plus naturel que ce soit toi qui expose la situation à ton mari.

ADA. — C'est Olivier qui t'a chargée de cette démarche auprès de moi?

CHRISTINE. — Pas du tout. C'est une idée qui m'est venue.

ADA. — Si Olivier n'y a pas songé, c'est qu'il y a sans doute un empêchement majeur.

CHRISTINE. — Quel empêchement peut-il y avoir?

ADA. — Je ne sais pas... peut-être l'usine ne présente pas en réalité de garanties suffisantes pour un homme aussi rompu aux affaires qu'André.

CHRISTINE. — Il est vrai que ton mari n'est pas précisément un tendre.

ADA. — Je ne te le fais pas dire.

CHRISTINE. — Cependant, qu'est-ce que tu risques à lui en dire deux mots?

ADA. — Crois-tu qu'André dispose de quinze millions d'argent liquide? C'est tout de même beaucoup.

CHRISTINE. — Olivier a besoin de cette somme, mais ce n'est sans doute pas en un seul versement. Et puis la garantie d'André suffirait, peut-être?

ADA, *catégorique*. — Non, non, c'est impossible.

CHRISTINE. — Tu ne veux pas en parler à André?

ADA — Non, décidément non.

CHRISTINE. — Tu préfères que nous soyons tous ruinés?

ADA. — Je ne peux pas, n'insiste pas, je ne peux pas.

CHRISTINE. — Mais qu'est-ce qu'il y a, enfin? Je ne comprends pas. Si c'était moi, je n'hésiterais pas à parler à mon mari.

ADA. — Toi tu le peux, moi, c'est impossible.

CHRISTINE. — Tu ne mets pas, j'espère, un ridicule sentiment d'orgueil au-dessus d'un devoir de famille?

ADA. — N'insiste pas, je te le répète, je ne peux pas demander une chose pareille à André, surtout en ce moment.

CHRISTINE. — En ce moment, pourquoi en ce moment?

ADA. — Pour rien.

CHRISTINE. — Ah non! si tu refuses de nous rendre un service aussi élémentaire et, permets-moi le mot, aussi sacré, au moins fournis-en la raison.

ADA. — Et si je ne veux pas?

CHRISTINE. — Tu as toujours été la même, indifférente, lointaine.

ADA. — Ce n'est pas vrai.

CHRISTINE. — Toujours enfermée dans un monde à part, et depuis quelques mois cela touche vraiment à l'exception.

ADA. — Depuis quelques mois?

CHRISTINE. — Je ne te l'ai jamais dit, je n'aime pas me plaindre sottement, mais quand les enfants ont été malades, tu ne t'es même pas dérangée.

ADA. — J'ai téléphoné.

CHRISTINE. — C'est ça, tu as téléphoné... deux fois.

ADA. — Leur maladie n'a pas été bien grave.

CHRISTINE. — Heureusement.

ADA. — Reconnais que pour grand-père je suis venue immédiatement.

CHRISTINE. — Pour grand-père, oui, il jouit d'une grâce particulière auprès de toi.

ADA. — Je l'aime bien, grand-père.

CHRISTINE. — Oui. Et tu crois qu'il sera heureux d'apprendre que nous sommes en faillite.

ADA. — Laisse-moi donc, je te répète que je ne parlerai pas à André.

CHRISTINE. — Il y a donc quelque chose d'insurmontable entre vous deux.

ADA. — Oui.

CHRISTINE. — Mais quoi donc, enfin?

ADA. — J'ai un amant, là!

CHRISTINE. — Tu as un amant?

ADA. — J'ai un amant.

CHRISTINE. — Mais tu es folle, tu es folle!

ADA. — Dirait-on pas que je suis la seule.

CHRISTINE. — En tout cas dans la famille.

ADA. — Laisse donc la famille tranquille.

CHRISTINE. — Tu trompes André, un tel mari!

ADA. — Tu viens de dire toi-même que ce n'est pas précisément un cœur tendre.

CHRISTINE. — Est-ce qu'il te refuse quelque chose?

ADA. — Je n'ai jamais dit cela.

CHRISTINE. — Est-ce que tu ne vis pas dans le luxe, est-ce qu'André n'aime pas ses enfants? Mais qu'est-ce qui te manque?

ADA. — Figures-toi qu'il y a encore autre chose dans la vie.

CHRISTINE. — Quoi?

ADA. — L'amour.

CHRISTINE. — L'amour... Ah! tu feras notre malheur.

ADA. — Je t'en prie, ne mêlons pas mes affaires aux vôtres.

CHRISTINE. — Tu vas déshonorer la famille.

ADA. — N'employons pas ces grands mots, je t'assure qu'ils ne sont pas de mise.

CHRISTINE. — Ce pauvre André! Et il y a longtemps que cela dure?

ADA. — Non, pas très longtemps.

CHRISTINE. — C'est le premier?

ADA. — C'est le premier.

CHRISTINE. — C'est encore heureux.

ADA, *ironique*. — Parce que c'est une question de chiffre?...

CHRISTINE. — Et André ne se doute de rien, évidemment!

ADA. — Je le suppose.

CHRISTINE. — Alors je ne vois pas pourquoi?...

ADA. — Pourquoi?

CHRISTINE. — Je ne vois pas pourquoi tu ne veux pas lui parler de notre affaire.

ADA. — Comment?... Mais tu es ignoble!...

CHRISTINE. — Tu ne le solliciterais pas pour toi-même... en tout cas pas pour toi seule. Et puis on ne demanderait pas à André de l'argent sans intérêt; sans lui accorder une participation dans l'affaire, peut-être... Je ne sais pas... il faudrait voir cela avec Olivier. Ce serait, j'en suis sûre, une excellente opération pour André.

ADA. — J'ai dit « non », c'est « non ».

CHRISTINE. — Du moment que ton mari ne sait rien!

ADA. — Mais il le saura.

CHRISTINE. — Qui le lui dira, si tu sais bien te cacher?

ADA. — Moi, je le lui dirai.

CHRISTINE. — De plus en plus folle!

ADA. — Je vais partir.

CHRISTINE. — Tu vas partir?

ADA. — Je vais partir avec mon amant.

CHRISTINE. — Quand?

ADA. — Peut-être demain.

CHRISTINE. — Pour combien de temps?

ADA. — Pour toujours.

CHRISTINE. — Je te le défends, tu entends, je te le défends.

ADA. — Je t'en prie, modère-toi. En tout cas, moi je t'interdis d'en parler à qui que ce soit.

CHRISTINE. — Sois tranquille, si tu pars, cela se saura toujours trop tôt. Pour l'instant personne n'a besoin de le savoir, surtout Olivier. Le pauvre garçon a déjà assez de tracas comme cela. Et puis peut-être réfléchiras-tu encore avant de commettre cette sottise?

ADA. — N'y compte pas.

CHRISTINE. — Je voulais aider Olivier à nous sortir de cette mauvaise passe, je n'y suis pas arrivée.

ADA, *ironique*. — Tu as la consolation du devoir accompli.

CHRISTINE. — N'espérons plus qu'en son intelligence.

ADA. — Pourvu qu'il réussisse.

CHRISTINE. — Cela t'intéresse tout de même.

ADA. — Oui, cela m'intéresse.

CHRISTINE. — C'est vrai, il te faut de l'argent pour partir.

ADA. — Hélas!

CHRISTINE. — Tu ne veux pas aider la famille, mais tu veux bien qu'elle t'aide.

ADA. — C'est mon droit, j'ai dans l'affaire la même part que chacun de vous.

CHRISTINE. — Tu veux bien qu'Olivier se tue au travail pour te verser tes intérêts, mais pour l'aider à son tour...

ADA. — Je t'en prie, tu as reçu le dernier dividende, or Jean-Jacque et moi ne l'avons pas encore touché.

CHRISTINE. — Tu es un monstre.

ADA. — Et toi, tu es un ange.

Entrent, venant de la maison, Olivier et Jean-Jacques.

OLIVIER. — Trois heures tapant.

JEAN-JACQUES, *frappant dans ses mains*. — Messieurs et Mesdames les actionnaires, mettons-nous à table.

OLIVIER. — Je te prierai d'être sérieux pendant une demi-heure. Est-ce possible?

JEAN-JACQUES. — Nous t'écoutons.

OLIVIER. — Bien. Je vous ai dit que pour nous renflouer, il nous fallait quinze millions. Il n'est pas nécessaire pourtant d'obtenir cette somme immédiatement et en un seul versement.

CHRISTINE. — Ah, j'en étais sûre!

OLIVIER. — Il est indispensable toutefois d'être sûr de ce crédit pour pouvoir le mobiliser selon les besoins.

ADA. — Il te faut quinze millions, pas moins?

OLIVIER. — Pas moins, mes calculs ont été fait de la façon la plus stricte.

JEAN-JACQUES. — Et une fois possesseur de ce crédit, tu es sûr de renflouer l'usine?

OLIVIER. — Absolument sûr. J'ai obtenu à Madrid une grosse commande. J'ai le contrat en poche. Il nous reste par conséquent à examiner où et comment nous pourrions trouver le montant qui nous est nécessaire.

JEAN-JACQUES. — Voilà le hic!

OLIVIER. — J'ai rendez-vous demain avec deux directeurs de banque sur lesquels, je dois le dire, je ne fonde que peu d'espoir...

ADA. — Pourquoi?

OLIVIER. — Le premier n'attend que l'occasion de nous aider pour mieux nous étrangler au profit d'une maison concurrente à laquelle il s'intéresse.

CHRISTINE. — Et l'autre?

OLIVIER. — L'autre nous prêterait de l'argent à la condition de prendre le contrôle de notre affaire et de se l'approprier.

JEAN-JACQUES. — Eh bien, tu as de jolies fréquentations!

OLIVIER. — Ce sont des banquiers!... J'avais songé, d'autre part, à demander quelques avances à des relations mondaines.

CHRISTINE. — Eh bien?

OLIVIER. — Tous m'ont tourné le dos quand ils ont su que je me trouvais gêné.

JEAN-JACQUES. — Félicitations! Tu as de bons amis.

OLIVIER. — Ce sont des gens du monde...

ADA. — Alors, que faire?

OLIVIER. — Il ne reste qu'une solution et je vous demanderai de me la laisser exposer sans m'interrompre.

JEAN-JACQUES. — Quoi! crains-tu de nous cabrer?

OLIVIER, *poursuivant.* — Vous pouvez protester contre ma proposition, vous pouvez réfuter mes arguments, nous discuterons, mais laissez-moi d'abord vous étaler mon plan.

CHRISTINE. — Nous sommes tout ouïes.

OLIVIER. — Il faut vendre « Les Charmettes ».

JEAN-JACQUES. — Quoi! Vendre « Les Charmettes »?

ADA. — « Les Charmettes » ne sont pas à nous, elles sont à grand-père.

OLIVIER. — Laissez-moi parler... Je sais bien que « Les Charmettes » sont à grand-père, je le sais autant que vous, cela n'empêche pas qu'il faut les vendre si nous voulons rétablir notre situation.

JEAN-JACQUES. — Mais c'est inouï!

OLIVIER. — Je continue mon exposé : après le déjeuner, vous l'avez vu, grand-père m'a emmené dans sa chambre. Il a voulu me montrer la lettre de son agent de change qui lui propose un arbitrage de titres. Ceci m'a permis, d'un façon inattendue, je l'avoue, mais tombant bien à propos, de connaître la situation financière exacte de grand-père. Il en résulte que mon idée de vendre « Les Charmettes », idée qui m'est venue dans le train, de retour de Madrid, s'en est trouvée renforcée.

JEAN-JACQUES. — Pourquoi cela?

OLIVIER. — C'est bien simple, malheureusement. En cherchant le moyen de nous en sortir, j'avais caressé l'espoir que grand-père pourrait peut-être réaliser pour nous aider une partie de ses titres... et que cela suffirait.

ADA. — Le croyais-tu donc si riche?

OLIVIER. — Tu sais que nous ignorions, aussi bien les uns que les autres, la situation exacte de grand-père : il était trop entier pour nous tenir au courant; nous étions trop craintifs pour lui en parler.

CHRISTINE. — Nous pouvions faire des suppositions.

OLIVIER. — Eh bien! ce n'est pas brillant. Depuis des années, grand-père vit sur son capital; de plus, cet hiver, il a beaucoup perdu à la Bourse et la réalisation de ce qui lui reste serait un désastre à l'heure actuelle.

JEAN-JACQUES. — Il ne faut pas y songer.

OLIVIER. — D'ailleurs, dès que j'eus montré à grand-père où il en était, il décida certaines économies à réaliser immédiatement sur son train de vie.

CHRISTINE. — Lesquelles?

OLIVIER. — Liquidation de l'appartement de Paris, vente des meubles, de l'auto...

ADA. — Pour s'installer définitivement aux « Charmettes »?

OLIVIER. — Oui, pour passer aux « Charmettes » l'hiver, comme l'été... toute l'année.

JEAN-JACQUES. — Il a dû en coûter à grand-père de prendre cette décision.

OLIVIER. — Non, pas du tout, tu sais comme il est, à l'emporte-pièce : « Tant mieux, dit-il, je mourrai ici et serai enterré auprès de votre mère », et il m'a chargé, sans délai, de la liquidation de l'appartement de la rue François-Ier.

CHRISTINE. — Tu ne lui as pas parlé de ton projet de vendre « Les Charmettes »?

OLIVIER. — Tu penses bien, je ne lui en ai pas soufflé mot. J'attendais de me mettre d'accord avec vous.

ADA. — Il ne se doute donc de rien?

OLIVIER. — Comment s'en douterait-il? Au contraire, il m'a dit encore qu'il désirait nous laisser « Les Charmettes » agrandies, — l'histoire du pavillon, — et qu'il avait décidé d'élever un monument à la mémoire de maman au bord de l'étang.

ADA. — Un monument à la mémoire de maman?

JEAN-JACQUES, *attendri.* — Ah! grand-père! grand-père!

OLIVIER. — Il a voulu chiffrer immédiatement aussi bien ses dépenses nouvelles que ses économies du fait de la liquidation de Paris et de son nouveau train de vie, réduit, aux « Charmettes ».

CHRISTINE. — Eh bien?

OLIVIER. — Il y arrive tout juste.

JEAN-JACQUES. — Bon alors, où en sommes-nous?

OLIVIER. — Je reviens à notre usine. Comme je l'ai dit, il faut vendre « Les Charmettes ».

CHRISTINE. — Admettons-le.

JEAN-JACQUES. — Pas si vite, pas si vite!...

ADA. — Admettons-le pour les besoins de la discussion.

JEAN-JACQUES. — Quand on admet une chose pour les besoins de la discussion, on n'est pas loin de l'admettre tout à fait.

CHRISTINE. — Le produit de la vente des « Charmettes » serait-il suffisant pour nous renflouer?

OLIVIER. — Non.

JEAN-JACQUES. — Alors, je ne comprends pas.

OLIVIER. — Il faudrait également vendre le portefeuille de grand-père.

JEAN-JACQUES. — Comment? Tu as dit toi-même que ce serait un désastre à l'heure actuelle.

OLIVIER. — Oui!... enfin!... une bonne partie des titres est tout de même réalisable dans des conditions passables.

JEAN-JACQUES. — Ce serait ruiner grand-père.

OLIVIER. — Grand-père a quatre-vingt-deux ans.

JEAN-JACQUES. — Alors quoi, il n'y a plus qu'à le pousser dans la tombe pour vite nous en débarrasser.

CHRISTINE. — Le voilà qui s'emballe.

OLIVIER. — Tu reconnaîtras tout de même, Jean-Jacques, que grand-père n'en a plus pour de nombreuses années. Et je le trouve bien fatigué malgré les apparences.

JEAN-JACQUES. — Il peut encore vivre longtemps.

CHRISTINE. — Peut-être trois ans, peut-être quatre.

OLIVIER. — Mettons même dix.

JEAN-JACQUES. — Ah! vous me dégoûtez!

ADA. — Mais Jean-Jacques, écoute donc Olivier. Nous verrons bien où il veut en venir.

JEAN-JACQUES. — Ma pauvre Ada, tu m'étonnes, tu n'es plus la même.

OLIVIER. — Grand-père pourrait peut-être vivre avec Christine ou Ada.

CHRISTINE. — Avec moi, c'est impossible; l'appartement est trop petit.

JEAN-JACQUES. — Tu n'aurais qu'à en prendre un plus grand.

CHRISTINE. — Ah, non! je viens de le faire remettre à neuf, j'y tiens trop.

OLIVIER. — Alors chez Ada.

ADA. — Il n'en est pas question, grand-père n'accepterait jamais. Il déteste André.

OLIVIER. — Il déteste André, il déteste André, il faudrait bien qu'il s'y habitue.

ADA. — Tu ne l'installerais tout de même pas chez moi de force?

CHRISTINE. — Eh bien! on trouvera autre chose.

JEAN-JACQUES. — Quoi donc?

CHRISTINE. — Il y a des pensions de famille.

ADA. — Des maisons de repos.

OLIVIER. — Des maisons pour vieillards.

CHRISTINE. — Certaines sont fort coquettes.

OLIVIER. — Avec de grands parcs.

CHRISTINE. — Et tout le confort.

JEAN-JACQUES. — Et allez donc!

CHRISTINE. — Mais oui, mais oui! J'estime même que pour un vieillard il est plus agréable de vivre avec d'autres êtres de son âge que tout seul dans une grande maison vide.

OLIVIER. — Il aurait des compagnons pour jouer au piquet.

CHRISTINE. — Ou bien aux dames.

JEAN-JACQUES. — Ou bien au football...

CHRISTINE. — C'est drôle, Jean-Jacques, tu ne veux pas comprendre.

JEAN-JACQUES. — En effet, j'ai du mal à comprendre.

OLIVIER. — Ces pensions sont comme de grands collèges où les vieillards retrouvent leur jeunesse.

CHRISTINE. — La camaraderie de leur jeune âge.

OLIVIER. — Ils se taquinent.

JEAN-JACQUES. — Ils se détestent.

CHRISTINE. — Ils mêlent leurs souvenirs.

OLIVIER. — Ils se retrouvent des amis communs.

JEAN-JACQUES, *ironique*. — C'est une idylle.

CHRISTINE. — Et quand l'un d'eux meurt, les autres l'accompagnent tout émus...

JEAN-JACQUES. — Tout joyeux, tu veux dire.

CHRISTINE, *poursuivant*. — Jusqu'au cimetière où ils viendront le rejoindre bientôt.

JEAN-JACQUES. — C'est le seul moyen qu'ils ont de s'évader de leurs prisons.

CHRISTINE. — Prison! le grand mot. Et pourtant, si tu avais visité un de ces asiles de vieillards, tu en penserais beaucoup moins de mal.

JEAN-JACQUES. — Tu en as visité beaucoup, toi?

CHRISTINE. — Non! Mais combien de fois n'ai-je pas vu — je ne sais plus le nom de la localité — en me rendant en voiture à Versailles ou bien à Saint-Cyr pour prendre le thé, devant une de ces maisons accueillantes, des groupes de vieillards assis paisiblement auprès du mur d'enceinte de leur asile.

JEAN-JACQUES. — Oui, je sais, des vieillards en uniforme bleu.

CHRISTINE. — C'est ça, un uniforme en drap bleu, sobre et décent.

JEAN-JACQUES. — Trop chaud l'été, trop léger l'hiver.

CHRISTINE. — Pas du tout, l'hiver ils ont une longue capote du même drap.

JEAN-JACQUES. — Est-ce que tu réfléchis une minute à ce que tu dis? Sais-tu que ce sont des maisons de l'Assistance publique? C'est là que tu veux envoyer grand-père?

CHRISTINE. — Je ne l'ai jamais dit, c'est simplement pour te prouver que quand on est vieux, on est plus heureux avec des hommes de sa génération qu'avec des jeunes.

JEAN-JACQUES. — Tu es une philanthrope. Veux-tu faire tout de suite le baluchon de grand-père?

OLIVIER. — Allons, allons, nous n'en sommes pas là.

JEAN-JACQUES. — Heureusement.

OLIVIER. — Mais pour la vente des « Charmettes », vous êtes d'accord?

JEAN-JACQUES. — C'est à grand-père de décider.

ADA. — Si nous vendons, pourras-tu, Olivier, nous verser le dividende en retard?

OLIVIER. — Peut-être.

ADA. — Oui ou non, pourras-tu nous le verser tout de suite?

OLIVIER. — Je m'arrangerai pour vous en verser au moins la moitié.

JEAN-JACQUES, *à Olivier*. — Tu verseras ma part à Ada. J'attendrai. Je ne suis pas pressé.

ADA. — Merci, Jean-Jacques.

JEAN-JACQUES. — Je t'en prie, je t'en prie...

OLIVIER. — Alors, j'en parle à grand-père?

CHRISTINE. — Mais oui, tu es l'aîné, à toi de prendre la parole.

JEAN-JACQUES. — Faites ce que vous voulez, pour ma part je ne me mêle plus de tout cela.

ADA. — Le moyen de faire autrement!

JEAN-JACQUES. — Et si vous réduisez grand-père à la dernière extrémité, je le prendrai avec moi.

OLIVIER. — Tu ferais cela?

JEAN-JACQUES. — Oui, je le ferai.

OLIVIER. — Alors, tout est parfait.

JEAN-JACQUES. — Tu es vexé, tu es jaloux. tu aurais voulu avoir dit cela. J'ai attendu ce mot de ta bouche, toi, l'aîné. Maintenant il est prononcé; il est trop tard, c'est moi qui garderai grand-père.

OLIVIER. — Imbécile!

JEAN-JACQUES. — Peut-être... et je m'en vante.

Charles vient de la maison apportant un plateau avec le service à thé, croissants, toasts, etc..., et le pose sur la table. Derrière lui, sortant également par la porte-fenêtre, apparaît Mathieu Vial qui s'avance lentement, tout courbé, vieux, fatigué.

ADA. — Attention! Charles!

CHARLES. — Voici le thé, madame Christine.

CHRISTINE. — Merci, Charles.

CHARLES. — Faut-il que j'apporte des rafraîchissements? De la bière, des citrons?

ADA. — Pas pour moi.

JEAN-JACQUES. — Moi non plus.

OLIVIER. — Moi, je prendrai du thé.

CHRISTINE. — Non. C'est bien comme cela. Vous pouvez vous retirer, Charles.

Charles sort.

OLIVIER. — Voilà grand-père.

CHRISTINE. — Tu as fait un bon petit somme, grand-père.

VIAL. — Délicieux.

CHRISTINE. — Tu as rêvé?

VIAL. — Je rêve toujours. Endormi ou éveillé.

OLIVIER. — A quoi as-tu rêvé?

VIAL. — Que j'étais mort.

OLIVIER. — Ah bah!

VIAL. — Et j'assistais à mon propre enterrement. J'étais tout seul.

CHRISTINE. — Oh, grand-père!

VIAL. — J'étais tout seul et, ma moi, fort gai.

OLIVIER. — As-tu une clé des songes dans ta bibliothèque, grand-père?

VIAL. — Je ne crois pas. Mais je n'en ai pas besoin pour interpréter mes rêves.

Il s'asseoit.

ADA. — Tu veux un peu de thé, grand-père?

VIAL. — Oui, ma petite Ada.

JEAN-JACQUES. — Moi, les songes, les signes célestes, je les considère avec effroi.

OLIVIER. — Toujours poète!

VIAL. — Tu as raison, reste donc poète, mon petit Jean-Jacques. Ne mets pas tes pieds à terre... tu ne trouverais que de la boue.

CHRISTINE. — Tu est pessimiste, grand-père.

VIAL. — Cela t'étonne?

OLIVIER. — Mais pourquoi, dans ton rêve, suivais-tu ton enterrement?

VIAL. — Parce qu'aucun de vous n'avait jugé à propos d'y assister.

ADA. — Oh! grand-père, tu es méchant.

VIAL. — Mais oui, figurez-vous que j'avais rêvé aussi que j'étais mort sans vous laisser un sou.

JEAN-JACQUES. — Tu fais de drôles de rêves, grand-père.

VIAL. — Alors, vous étiez tout déconfits... et voilà pourquoi j'étais si gai.

OLIVIER. — Mais « Les Charmettes », tes valeurs...

VIAL. — Ah! mais dis donc, Olivier, tu prends mon rêve au sérieux, toi.

OLIVIER. — Pas du tout, je vois que tu plaisantes, alors j'entre dans ton jeu.

VIAL. — Et moi, je te prie d'en sortir.

OLIVIER. — Bon, comme tu voudras.

VIAL, *avec une sarcastique amertume.* — Je ne veux pas que tu joues avec moâ.

CHRISTINE. — Je suis heureuse de te voir si gai, grand-père.

VIAL. — Que tu dis, ma cocotte, que tu dis. Donne-moi encore une tasse de thé. J'ai très soif.

JEAN-JACQUES. — Tu n'aurais pas un peu de fièvre, grand-père?

VIAL. — Mais non, mon petit.

JEAN-JACQUES. — Tu te sens tout à fait bien?

VIAL. — Très bien! Dis donc, Jean-Jacques, toi qui as tout lu, dans quelle pièce déjà il y a une scène du balcon?

JEAN-JACQUES. — Une scène du balcon? *(Tous regardent instinctivement le balcon de la maison.)* Dans *Roméo et Juliette.*

VIAL. — Peut-être, peut-être. Quoique je ne m'en souvienne plus très bien, je crois cependant que Juliette ne se trouve pas sur le balcon, mais à une fenêtre. Mais je suis une vieille bête. N'est-ce pas, Christine, que je suis une vieille bête?

CHRISTINE. — Comment peux-tu dire cela, grand-père?

ADA. — Il y a aussi une scène à la fenêtre au premier acte du *Barbier de Séville.*

VIAL. — Toi aussi, tu as beaucoup lu, ma petite Ada... peut-être trop... peut-être pas assez.

JEAN-JACQUES. — La scène du balcon, c'est dans *Cyrano.*

VIAL. — Ah oui! l'homme qui « moralement a ses élégances ». Qu'en penses-tu, Olivier, toi qui es si élégant vestimentairement?

OLIVIER. — Je pense qu'on peut l'être vestimentairement et moralement.

VIAL. — C'est plutôt rare, crois-moi; j'ai pourtant beaucoup vu et j'ai quatre-vingt-deux ans.

OLIVIER. — Je sais, grand-père.

VIAL. — Et moi, je sais que tu sais. Mais vous ne buvez pas, vous ne mangez pas. Qu'est-ce qu'il y a? On dirait que quelque chose vous coupe la respiration. Hein?

CHRISTINE. — Mais pas du tout, grand-père. *(A Olivier :)* Un peu de thé, Olivier?

OLIVIER. — Volontiers.

VIAL, *à Ada.* — Ada, donne-moi donc une tartelette. Je deviens de plus en plus glouton. C'est de mon âge. Rigal me le disait encore ce matin. Mais pour vous ce doit être pénible de me voir me jeter sur les plats comme un affamé.

ADA. — Mais pas du tout.

VIAL. — La vieillesse a quelque chose de dégoûtant... Si, si. Vous ne voulez pas l'admettre. Vous êtes polis, vous êtes très polis. Et pourtant... On parle toujours de la lutte des classes, c'est de la lutte des générations qu'on devrait parler... Celle-là ne cessera jamais, jamais...

JEAN-JACQUES. — C'est curieux ce que tu dis là, grand-père.

VIAL. — Ah! toi, tu es d'accord avec moi. Tu es jeune, je suis vieux, les extrêmes se touchent. Tu divagues par manque d'expérience et ta naïveté est pleine de sagesse. Moi, je divague parce que j'ai tout vu et mon gâtisme est nourri de leçons.

JEAN-JACQUES. — Je ne suis pas si jeune.

VIAL. — Tu es jeune d'esprit, tu es le poète de la famille.

OLIVIER. — En a-t-elle besoin?...

VIAL. — Une famille sans un poète est une cellule pourrie.

CHRISTINE, *pincée.* — Eh bien! heureux que nous ayons Jean-Jacques.

VIAL. — Tu ne crois pas si bien dire... Et toi, Ada, qu'as-tu donc? Tu es toute songeuse. Tu penses à tes enfants? Tu pourras les rejoindre demain, puisque je vais tout à fait bien.

ADA. — Oui, grand-père.

VIAL. — Vous pourrez tous partir.

CHRISTINE. — Je reste encore quelques jours avec toi, grand-père.

JEAN-JACQUES. — Moi aussi, si tu veux bien de moi.

VIAL. — Si vous le désirez, mais vous vous ennuirez. Les vieillards doivent rester avec les vieillards. Hein, qu'en dis-tu, Olivier?

OLIVIER. — Tu as peut-être raison, grand-père.

VIAL. — A ce propos, une idée m'est venue... Je vous la dis?...

ADA. — Mais oui, dis-la.

VIAL. — Mes petits-enfants sont heureux, me suis-je dit; les filles sont bien mariées, les garçons sont libres et indépendants : ils n'ont pas besoin de moi.

CHRISTINE. — Alors?

VIAL. — Alors, je songe à léguer « Les Charmettes » à l'Etat pour en faire une maison de retraite pour les vieillards.

OLIVIER. — Léguer « Les Charmettes » à l'Etat?

VIAL. — Pourquoi pas?

JEAN-JACQUES. — C'est une pensée généreuse.

CHRISTINE. — Alors, tu renonces à tes travaux au pavillon?

VIAL. — Pas du tout, deux chambres de plus, cela fait deux vieillards de plus à l'abri de leur famille.

ADA. — Ce n'est pas sérieux, grand-père!

VIAL. — Ils auraient un beau jardin... Sur cette terrasse, ils pourraient faire d'interminables parties de piquet... Décidément, cette idée me plaît.

OLIVIER. — Justement, grand-père, je désirerais te parler au sujet des « Charmettes ».

VIAL, *péremptoire.* — Pas aujourd'hui.

OLIVIER. — Mais si, aujourd'hui, c'est très sérieux.

VIAL. — Tant pis, nous avons déjà eu une conversation sérieuse tout à l'heure, au sujet de mes titres. Je suis trop vieux pour avoir deux conversations sérieuses par jour. C'est bon pour toi... un homme d'affaires!

OLIVIER. — Mais il le faut : je pars demain matin.

VIAL. — Eh bien! tu reviendras un autre jour.

OLIVIER. — Impossible, c'est très urgent.

VIAL, *définitif.* — J'ai dit : non.

ADA. — Pourtant, grand-père...

CHRISTINE. — Si Olivier insiste...

VIAL. — Et le poète, qu'est-ce qu'il dit, le poète?

JEAN-JACQUES. — Je ne dis rien, grand-père.

VIAL. — Tu ne dis rien. C'est à cause de toi que je vais peut-être renoncer à mon idée... de léguer « Les Charmettes » à l'Etat. Je ne voudrais pas te déshériter... et je ne veux pas qu'ils *(Il montre les autres.)* soient jaloux de toi. Tu viens de sauver la cellule.

OLIVIER. — Etait-elle donc sérieusement menacée?

VIAL. — Tu aurais tort d'insister... A quelle heure pars-tu demain?

OLIVIER. — A six heures.

VIAL. — C'est bien.

Il se lève.

ADA. — Où vas-tu, grand-père?

VIAL. — Je vais me promener. Tu me le permets?

Il descend au fond les marches de la terrasse.

OLIVIER. — Je vais avec toi.

CHRISTINE. — Moi aussi.

Ils descendent vite derrière Vial. Jean-Jacques et Ada restent seuls. Bref silence. Jean-Jacques suit du regard Vial, Olivier et Christine. Ada, la tête dans les mains, réfléchit.

JEAN-JACQUES. — Voilà, ils s'éloignent.

ADA. — C'est fini.

JEAN-JACQUES. — Ils vont essayer de circonvenir grand-père.

ADA. — Peine perdue!

JEAN-JACQUES. — Je pense comme toi.

Bref silence.

ADA. — Connais-tu un bijoutier?

JEAN-JACQUES. — Un bijoutier? Ah oui! tu veux vendre tes bijoux.

ADA. — J'en ai déjà vendu les trois-quarts.

JEAN-JACQUES. — Pourquoi? *(Se reprenant :)* Pour qui?

ADA. — Tu le sais bien.

JEAN-JACQUES. — Alors, pourquoi me demander le nom d'un bijoutier, tu connais celui avec qui tu as déjà traité.

ADA. — C'est un voleur. Il a profité de ma situation.

JEAN-JACQUES. — Non, je n'ai pas ça dans mes relations. Je le regrette.

ADA. — Tant pis. Je trouverai autre chose, n'importe quoi!

RIDEAU

ACTE III

Un vaste cabinet de travail-bibliothèque. A gauche, grande cheminée où flambent des bûches. Au fond, une fenêtre. Une porte-fenêtre donnant sur le balcon, ainsi qu'une autre fenêtre, à droite. Au premier plan à gauche, une porte. Entre la porte-fenêtre et la fenêtre, un divan. Une grande table de travail rustique au milieu de la pièce. Tapis, fauteuils. Devant la cheminée, dans un fauteuil, Mathieu Vial.

Au lever du rideau, il est seul en scène. C'est le soir. On frappe à la porte.

VIAL. — Qu'est-ce que c'est?

CHARLES, *entrant.* — C'est moi, Charles.

VIAL. — J'ai pourtant demandé qu'on ne me dérange pas.

CHARLES. — C'est le docteur qui désire vous voir, monsieur Mathieu.

VIAL. — Rigal! A cette heure-ci... Il doit être dix heures.

CHARLES. — Il insiste pour vous voir.

VIAL. — Fais-le entrer.

Charles sort un instant et revient avec Rigal.

RIGAL. — Bonsoir, monsieur Mathieu.

VIAL. — Bientôt : bonne nuit! Qu'est-ce qu'il vous prend? Vous allez dire que vous passiez dans le quartier.

RIGAL. — Eh bien, oui : j'ai dîné chez Capdeville et en passant devant « Les Charmettes », j'ai arrêté mon cabriolet pour prendre de vos nouvelles.

VIAL. — Vous ne pensiez pas me trouver endormi?

RIGAL. — Je connais vos insomnies, vous vous en plaignez assez.

VIAL. — Eh oui! je reste là des heures à rêvasser.

RIGAL. — Alors, comment vous sentez-vous ce soir?

VIAL. — Pas mal, et vous?

RIGAL. — Moi, fort bien. Et puisque je suis là, voyons un peu votre pouls.

VIAL. — C'est inutile.

RIGAL. — Allons, allons, laissez-vous faire.

Il lui prend le poignet et sort sa montre, qu'il remet dans son gousset au bout d'un instant.

VIAL. — Je dois avoir le pouls de Napoléon à la veille d'Austerlitz.

RIGAL. — Exactement.

VIAL. — Vous voilà satisfait, bonapartiste. Voulez-vous voir ma langue, maintenant?

RIGAL. — Pourquoi pas?

VIAL, *il lui tire la langue.* — Voilà.

RIGAL. — Elle est belle.

VIAL. — Et vive la vie!

RIGAL. — Je pense bien.

VIAL. — Alors, chez les Capdeville, quoi de neuf? Il bat toujours sa femme?

RIGAL. — Comment donc! Ce soir, je suis arrivé à temps pour freiner sa colère.

VIAL. — Don Quichotte! Vous vous mêlez toujours de ce qui ne vous regarde pas.

RIGAL. — Permettez, j'aurais voulu vous voir à ma place : cette malheureuse hurlait de terreur.

VIAL. — De terreur? De volupté!... Vous n'y connaissez rien. A soixante ans, vous êtes resté un enfant.

RIGAL. — Un de ces jours, la pauvre femme mourra d'une telle crise de volupté.

VIAL. — Il faut laisser s'accomplir le destin des familles.

RIGAL. — Je ne suis pas de votre avis.

VIAL. — Nous ne sommes jamais du même avis, et il y a vingt ans que cela dure.

RIGAL. — Il n'y a donc pas de raison que cela s'arrête.

VIAL. — Au bridge, vous ne savez jamais vous servir de vos atouts.

RIGAL. — Allons bon!

VIAL. — Et même, quand vous êtes « mort », vous frétillez comme un ver de terre.

RIGAL. — Un ver qui retournera à la terre.

VIAL. — Ce sera peut-être pour bientôt, si vous continuez à vous endormir sur la bouteille. Vous n'avez pas vu votre nez? Non?

RIGAL. — Dans ce voyage-là, vous me précéderez.

VIAL. — Vous avez une façon de parler à vos clients qui tout de suite les rassure. Moi, je vivrai cent ans et vous enterrerai tous.

RIGAL. — Qui, tous?

VIAL. — Vous, Charles... mes petits-enfants.

RIGAL. — Vous êtes un bon grand-père.

VIAL. — Un bon grand-père!... Est-ce qu'ils sont de bons enfants pour moi? Ils piétineront mon cadavre.

RIGAL. — Qu'est-ce qu'ils vous ont encore fait?

VIAL. — Rien... N'en parlons pas.

RIGAL. — Allons, racontez-moi cela.

VIAL. — Non. *(A Charles :)* Dis donc, Charles, verse une goutte au docteur, il a toujours soif.

RIGAL. — Eh bien! non, justement ce soir je n'ai pas soif. D'ailleurs, je vais m'en aller.

VIAL. — Restez encore un peu, puisque vous êtes là.

RIGAL. — Je ne peux pas, j'ai encore un malade à voir, vous savez bien, Martin... Le pauvre petit, je veille sur lui comme je peux.

VIAL. — Moi aussi je veille, je veille sur cette maison.

RIGAL. — Cette maison? Qu'est-ce qu'elle a? Elle est menacée?

VIAL. — Bien sûr qu'elle est menacée. C'est pour cela que je voudrais vivre cent ans, toujours en faction pour qu'elle ne passe pas en d'autres mains.

RIGAL. — Et vous vous dites républicain! Vous êtes un traditionnaliste, un vil conservateur.

VIAL. — Taisez-vous, demi-solde!

RIGAL. — Ne vous en faites pas, votre maison restera en famille.

VIAL. — Tu parles!... Eh bien! allez vous coucher, docteur.

RIGAL. — Adieu, donc.

Il serre la main de Vial.

VIAL. — Venez demain. *(A Charles:)* Charles, accompagne le docteur Rigal.

RIGAL. — Inutile. Pas de protocole pour moi.

Il s'avance au premier plan, suivi de Charles, et là, ils ont un aparté.

CHARLES, *à Rigal.* — Docteur, comment trouvez-vous M. Mathieu?

RIGAL. — Pas très bien. Il a de la fièvre... Il m'inquiète.

CHARLES. — Je le trouve bizarre ce soir.

RIGAL. — Qu'est-ce qu'il y a eu entre lui et les petits?

CHARLES. — Je ne sais pas, mais j'ai l'impression que c'est au sujet du pavillon.

RIGAL. — Du pavillon?

CHARLES. — Peut-être s'opposent-ils aux travaux que M. Mathieu veut entreprendre.

RIGAL. — Des travaux? Vous me raconterez ça. Si, cette nuit, M. Mathieu n'est pas bien, n'hésitez pas à me téléphoner.

VIAL. — Qu'est-ce que vous marmonnez tous les deux, là-bas?

RIGAL. — Rien. Je m'en vais.

Il sort.

VIAL. — Et maintenant, Charles, tire les rideaux. *(Charles va vers la fenêtre de droite.)* Oui, ceux-là... *(Il montre la fenêtre qui est derrière lui.)* Ceux-là aussi. *(Charles tire les rideaux.)* Bon. *(Il montre la porte-fenêtre.)* Ouvre sur le balcon.

CHARLES, *étonné.* — Que j'ouvre?

VIAL. — Oui.

CHARLES. — Du côté de l'étang? Mais cela va faire entrer la fraîcheur du soir.

VIAL. — Cela ne fait rien. Je suis bien là, auprès du feu. Et puis tu me donneras mon plaid.

CHARLES. — Bien, monsieur Mathieu.

Il ouvre la porte-fenêtre et couvre d'un plaid les genoux de Vial.

VIAL. — Qu'est-ce qu'ils font, en bas?

CHARLES. — M. Olivier s'est retiré dans sa chambre; il part demain matin à six heures.

VIAL. — Je sais.

CHARLES. — M. Jean-Jacques est allé se promener. Mme Christine et Mme Ada sont au salon.

VIAL. — Elles lisent?

CHARLES. — Mme Christine se promène de long en large, Mme Ada est assise, la tête dans ses mains.

VIAL. — Quel temps fait-il dehors?

CHARLES, *il regarde par la porte-fenêtre.* — Le ciel est sombre.

Un silence. Les deux vieillards rêvent, l'un dans son fauteuil, les yeux dans les flammes, l'autre au seuil du balcon, le regard au loin.

VIAL. — Le ciel est sombre... comme le soir de Pauline.

CHARLES, *il se retourne brusquement.* — Ah!... Monsieur Mathieu.

VIAL. — Tu t'en souviens... C'était un dimanche comme aujourd'hui.

CHARLES. — Il ne faut pas penser à cela.

VIAL. — Tiens, là, dans la flamme, ne vois-tu rien?

CHARLES, *il s'approche de Vial et regarde le feu.* — Non.

VIAL. — Je vois Pauline.

CHARLES. — Ah!... monsieur Mathieu.

VIAL. — Elle était belle... et c'était ma fille... et je l'aimais...

CHARLES. — Pourquoi réveiller cette souffrance?

VIAL. — Par une nuit, comme celle d'aujourd'hui... elle est allée vers l'étang.

CHARLES. — Paix à son âme.

VIAL. — Quelle heure est-il?

CHARLES. — Dix heures et quart!

VIAL. — Il était dix heures et demie quand elle était venue me voir... il était onze heures quand elle m'avait quitté pour toujours. Il y avait là une pendule. *(Il montre un guéridon.)* Je l'ai brisée dans ma douleur.

CHARLES. — Je m'en souviens.

VIAL. — Et depuis ce temps, ma pauvre

Pauline passe et repasse dans mon esprit, réveillant toujours le même remous.

CHARLES. — Calmez-vous, monsieur Mathieu.

VIAL. — Pauline... Pauline...

Il frissonne.

CHARLES. — Je vais fermer la porte-fenêtre.

VIAL. — Non, laisse-la ouverte.

CHARLES. — Mais vous avez froid.

VIAL. — Laisse, te dis-je.

CHARLES. — Bien... mais vous avez tort.

VIAL. — N'as-tu pas remarqué combien Ada ressemble de plus en plus à sa mère?

CHARLES. — Si, je l'ai remarqué.

VIAL. — Quelquefois, en la regardant, il me semble que le temps est aboli, que Pauline est encore vivante... et qu'elle me sourit. Et pourtant, c'est moi qui l'ai tuée.

CHARLES. — Monsieur Mathieu, voyons, monsieur Mathieu, que dites-vous?

VIAL. — Tu le sais, toi, que c'est moi qui ai tué ma fille.

CHARLES. — Comment pouvez-vous dire une chose si terrible?

VIAL. — C'est moi qui l'ai envoyée à la mort.

CHARLES. — Mais vous vous faites mal.

VIAL. — Elle m'a quitté les yeux pleins de désespoir, le cœur plein d'une affreuse résolution.

CHARLES. — Non! Non!

VIAL. — Si, pourquoi le nier?... Elle est allée vers l'étang.

CHARLES. — Taisez-vous, monsieur Mathieu, pour l'amour de Dieu, taisez-vous.

VIAL. — Tu as peur que je me dénonce, je ne suis pas coupable selon la loi écrite...

CHARLES. — Heureusement.

VIAL. — Toi seul, sais tout.

CHARLES. — Je ne sais rien.

VIAL. — Mon pauvre Charles, tu es mon vieux compagnon.

CHARLES. — Oh! monsieur Mathieu, je suis votre vieux serviteur.

VIAL. — Tu sais combien lourd a été mon fardeau... Je l'ai porté en silence.

CHARLES, *très ému.* — Oui, monsieur Mathieu.

VIAL. — Les petits n'en ont jamais rien su.

CHARLES. — Ni personne.

VIAL. — La vie triomphe de la mort, tout passe, tout s'efface, je le sais... puis tout revient comme si c'était une éternelle comédie aux mêmes personnages qui s'en vont, reviennent et disparaissent encore une fois.

CHARLES. — Pour revenir de nouveau.

VIAL. — Mais, dans le cœur des survivants, il reste l'amertume.

CHARLES. — Et le chagrin.

VIAL. — Et les images du passé défilent, défilent, défilent.

Un silence. Les deux hommes rêvent.

CHARLES. — Monsieur Mathieu devrait aller se coucher maintenant.

VIAL. — Non, je reste encore quelques instants.

CHARLES. — Monsieur Mathieu ferait bien d'aller se reposer.

VIAL. — Je suis bien ici, devant ce feu. Va. Laisse-moi.

CHARLES. — Bien, monsieur Mathieu. Je laisse la fenêtre ouverte?

VIAL. — Oui. Et éteins la lumière, je suis trop paresseux pour allonger le bras.

Charles tourne le commutateur qui est contre la cheminée. La pièce n'est plus éclairée que par la lumière des flammes.

CHARLES. — Voilà. Bonne nuit, monsieur Mathieu.

VIAL. — Bonne nuit, Charles. Tiens, serre-moi la main.

Charles lui serre la main.

CHARLES, *très ému.* — Et ne pensez plus à vos tourments, monsieur Mathieu.

Pendant un temps assez long, Vial reste seul. Il rêve, les flammes lèchent le bois dans l'âtre. Puis la porte s'ouvre lentement et, dans la pénombre, se glisse Ada.

VIAL. — C'est toi, Pauline?

ADA. — Mais...

VIAL. — Tais-toi. Assieds-toi près de moi... Ecoute. *(Ada s'asseoit sur un tabouret bas aux pieds de Mathieu Vial.)* Je t'attendais. Je savais que tu allais venir. Je t'ai assez appelée. Il faut que je te parle. C'est par un soir pareil que tu t'en es allée seule, avec ton amour trop lourd à porter, vers l'étang. La nuit était sombre, comme aujourd'hui.

ADA, *comme entraînée, elle entre dans le jeu.* — Une nuit sans étoiles.

VIAL. — Une nuit sans espoir. Rien ne bouge, tout est silence. A peine devine-t-on le sable pâle des chemins. Au loin, un chien aboie, les oiseaux se taisent...

ADA. — Dans l'ombre on va, frissonnant.

VIAL. — Chaque arbre semble dissimuler un spectre, dans chaque buisson se tapit un revenant, et le cœur bat.

ADA. — Plein d'angoisse.

VIAL. — Plein de détresse, plein d'un amour qui déborde.

ADA. — Hélas!

VIAL. — Tu t'avances, pâle, rigide, toute blanche dans la nuit.

ADA. — Une ombre sur la terre...

VIAL. — Insensible à toute chose, portée par une seule pensée.

ADA. — L'amour et la mort.

VIAL. — Tu glisses dans l'allée, tu ne vois rien, le regard mi-clos, les paupières lourdes de tristesse.

ADA. — Seule.

VIAL. — Et... c'est l'étang.

ADA. — L'étang!

VIAL. — Voici les roseaux, et voici la masse noire des eaux.

ADA. — Le ciel sombre s'y reflète.

VIAL. — Là, se trouvent le repos et l'oubli.

ADA. — La fin du tourment.

VIAL. — Et c'est le vertige, et c'est l'adieu.

ADA. — L'éternelle paix.

VIAL. — Combien de fois ai-je revécu cette scène! Combien de fois, dans mon cauchemar, n'ai-je pas assisté à cette chute dans le néant! Combien de fois n'ai-je pas entendu tes sanglots!

ADA. — Mes sanglots?

VIAL. — Combien de fois n'ai-je pas revu ton corps flottant, les cheveux épandus, à la surface des eaux.

ADA. — C'est affreux.

VIAL. — Pauline! Pauline!...

ADA, *tout bas.* — Ma mère!...

VIAL. — Et combien de fois, en plein jour, n'ai-je pas porté mon regard anxieux sur l'étang, dans l'espoir fou de te voir resurgir vivante des flots.

ADA. — Vivante?

VIAL. — Ecoute, écoute... Tu es venue ici, j'étais près de ce feu, tu t'es assise à mes pieds.

ADA. — Comme ce soir.

VIAL. — Et tu me parlais. Tu me parlais de ton amour... et moi je riais.

ADA. — Non! Non!

VIAL. — Je haussais les épaules. Amourette, disais-je, égarement de jeune femme!

ADA. — Hélas, non.

VIAL. — Tu me disais que tu voulais partir, quitter ton mari, quitter tes enfants.

ADA. — Oui, quitter tout...

VIAL. — Je me fâchais, je criais, j'invoquais le devoir... des mots, et encore des mots...

ADA. — Les paroles ne sont rien.

VIAL. — Puis je suppliais, je disais ma tristesse. Je parlais dans le désert.

ADA. — A quoi bon!

VIAL. — Tu étais tendue, décidée, déjà au loin. Et tu me demandais de t'aider à partir, de te prouver ma tendresse, de comprendre...

ADA. — C'est vrai!

VIAL. — Et je dis « non » et je m'emportai, et je voulus te frapper, toi, ma fille. Alors tu partis, avec tes yeux désespérés, pleins de larmes.

ADA. — C'était pour toujours.

VIAL. — Et je ne te revis plus que morte, le sourire aux lèvres, les cheveux emmêlés aux herbes de l'étang.

ADA. — Enfin apaisée.

VIAL. — Pauline, Pauline, me pardonnes-tu? Depuis tant d'années je porte ma tristesse et mon remords. Viens-tu me chercher? Les vivants ne veulent plus de moi. Pauline, Pauline! Donne-moi ta main, montre-moi le chemin, je te suis...

ADA, *qui s'est dressée peu à peu, dans un cri, au comble de l'angoisse.* — Non! Non!

VIAL, *sortant de son rêve.* — Quoi? Qui a crié? Qui est là?

Il tourne le commutateur, le lustre s'allume.

ADA. — Quel cauchemar!

VIAL, *encore tout égaré.* — Qui est là? C'est toi, Pauline?

ADA. — C'est moi, Ada.

VIAL. — Ada!

ADA. — Je suis venue.

VIAL. — Ada! *(Ils se regardent un instant encore, tout troublés.)* Qu'est-ce que tu veux?

ADA. — Je veux te parler, grand-père.

VIAL. — Pourquoi es-tu venue?

ADA. — Il faut que tu m'écoutes. Je suis malheureuse. Il faut que tu m'écoutes.

VIAL. — Assieds-toi là, mon enfant.

Elle s'assoit à nouveau sur le tabouret aux pieds de Vial.

ADA. — Grand-père, il faut que je parte.

VIAL. — Partir? Pourquoi? Partir pour où?

ADA. — J'aime un homme.

VIAL. — Quel homme?

ADA. — J'aime un homme d'amour, grand-père. Il est ma vie, il est mon souffle.

VIAL. — Ce n'est pas vrai!

ADA. — Je vois par lui, je respire par lui.

VIAL. — Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

ADA. — Il n'y a que lui au monde.

VIAL. — Ah! tais-toi.

ADA. — Tout est ténèbres quand je suis loin de lui!...

VIAL. — Mais qui es-tu donc?

ADA. — Je suis Ada, ta petite-fille.

VIAL. — Oui... tu es Ada.

ADA. — Ecoute-moi, grand-père, il faut que tu m'écoutes.

VIAL. — Je ne veux pas, tais-toi.

ADA. — Je n'ai que toi pour me venir en aide.

VIAL. — Je n'ai plus rien, je ne suis plus rien, je suis au bord de la tombe.

ADA. — Toi seul peux me sauver. Tous m'abandonnent. Je n'ai plus ni frères, ni sœur, ni amis.

VIAL. — Tu as ton mari, tes enfants.

ADA. — Non, non. Je n'ai que mon amour qu'il faut que je préserve, mon amour qu'il faut que j'emporte, loin d'ici, dans un pays où il sera tout neuf. Mon amour à moi, unique et pur.

VIAL. — Folie!

ADA. — Oui, mais c'est ma folie. Il faut dans la vie avoir eu sa folie.

VIAL. — Crois-tu, mon enfant?

ADA. — Alors tu m'aideras, grand-père, tu m'aideras?

VIAL. — Que veux-tu que je fasse?

ADA. — J'ai besoin d'argent pour être libre, pour partir.

VIAL. — Je n'ai pas d'argent.

ADA. — Tu m'en donneras pour que je puisse arracher mon amour à la bassesse de chaque jour.

VIAL. — Je t'en donnerais si je le pouvais, mais j'ai presque tout perdu de ce que j'avais.

ADA. — Ce n'est pas vrai, grand-père, dis-moi que ce n'est pas vrai.

VIAL. — Hélas! si. Sinon je t'aiderais, mon enfant.

ADA. — Que vais-je devenir, grand-père?

VIAL. — Je ne sais pas, ma petite fille.

ADA. — Mais ne comprends donc tu pas que je ne peux plus vivre ainsi? C'est une torture de chaque instant. Si nous restons, il est perdu pour moi. Je ne veux pas, je ne veux pas...

VIAL. — Toute peine s'apaise, mon enfant.

ADA. — J'ai tellement mal.

VIAL. — Les plaies se referment, tu verras.

ADA. — Pas celle-là, grand-père, pas celle-là.

VIAL. — Et tout rentre dans l'ordre, le grand ordre de l'univers.

ADA. — Que me fait cet ordre...

VIAL. — Il faut accepter son destin.

ADA, *elle comprend que tout est perdu.* — Soit. Je l'accepterai. Alors, tu ne veux pas m'aider?

VIAL. — Je te l'ai dit, je ne peux pas.

ADA, *sa détermination est prise.* — C'est bien.

VIAL. — Quoi, que dis-tu?

ADA. — J'ai dit, que c'était bien.

VIAL. — Non, pas sur ce ton, Ada, ma petite fille...

ADA. — J'espérais tant être heureuse.

VIAL. — Ada, mon enfant, montre-moi tes yeux, je veux voir ton regard.

ADA, *elle se tourne vers Vial.* — Voilà, grand-père.

VIAL. — Non! Non! je ne veux pas. Tes yeux sont pleins de détresse. A quoi songes-tu? Que veux-tu faire? Non! Non! je ne veux pas, je ne veux pas revoir cela, je ne le reverrai pas, non! non! je ne le reverrai pas.

Il se précipite vers son bureau, ouvre le tiroir, en sort un revolver, se tire un coup dans le cœur et s'écroule.

ADA. — Grand-père, grand-père... Qu'as-tu fait? Grand-père, je te demande pardon... Au secours! au secours! *(Elle court vers la porte, l'ouvre et crie :)* Au secours! au secours!

Puis elle revient vers le corps de Vial et se jette à ses pieds en sanglotant; quelques instants s'écoulent. Arrivent en courant Christine, puis, Olivier, en robe de chambre.

CHRISTINE. — Qu'y a-t-il? Pourquoi as-tu crié?

ADA. — Grand-Père, grand-père, j'ai tué grand-père.

CHRISTINE. — Tu as tué grand-père? Tu es folle.

ADA. — Il s'est tiré un coup de revolver. C'est ma faute, c'est moi qui l'ai tué.

Elle court vers le corps.

CHRISTINE. — Mais il n'est peut-être pas mort. Non, non, ses lèvres remuent. Vite! *(Elle montre le divan.)* Portons-le là.

OLIVIER, *en entrant.* — Qu'est-ce qu'il y a?

CHRISTINE. — Grand-père s'est tiré un coup de revolver, mais il vit, portons-le sur le divan.

Ils portent doucement le corps de Mathieu Vial sur le divan. On entend un gémissement du blessé. Ada, à genoux auprès de son grand-père, sanglote éperdûment.

OLIVIER. — Mais pourquoi, pourquoi?

CHRISTINE. — Appelle Charles. Où est Jean-Jacques? Il faut téléphoner à Rigal.

Olivier court vers la porte, au même moment apparaît Charles.

CHARLES. — J'ai entendu un coup de feu. Qui a tiré?

OLIVIER. — C'est grand-père qui s'est blessé.

CHARLES. — M. Mathieu, ah! il en avait le pressentiment, il m'a serré la main.

OLIVIER. — Téléphonez à Rigal. Peut-être est-ce sans gravité.

CHARLES. — Oui, oui, j'y vais.

Il sort.

CHRISTINE. — Mais où est Jean-Jacques?

OLIVIER. — Laisse donc Jean-Jacques. Comment est-ce arrivé?

CHRISTINE. — Je ne sais pas. J'ai entendu Ada qui criait : « Au secours », alors je suis venue.

OLIVIER, *à Ada.* — Raconte vite, Ada, parle.

ADA. — C'est moi qui l'ai tué.

CHRISTINE. — Elle est folle, n'écoute pas ce qu'elle dit.

OLIVIER. — Où est le revolver?

CHRISTINE. — Là, par terre. Quand je suis venue, grand-père le tenait encore dans la main.

OLIVIER. — C'est donc lui qui a tiré.

CHRISTINE. — Certainement.

OLIVIER, *il montre Ada.* — Qu'a-t-elle donc à dire que c'est elle qui l'a tué?

CHRISTINE. — Ne l'écoute pas. Elle divague.

OLIVIER. — Toujours la même.

CHRISTINE, *auprès de Mathieu Vial.* — Défaisons la cravate, regardons où est la plaie.

Ils se penchent sur Mathieu Vial, dénouent sa cravate, déboutonnent son gilet. Jean-Jacques, comme un fou, entre dans la pièce.

JEAN-JACQUES. — Qu'est-ce qu'il y a? J'étais dans le parc, j'ai entendu un coup de feu.

CHRISTINE. — Grand-père...

JEAN-JACQUES. — Quoi, grand-père? *(Il voit le corps de Vial, se jette au pied du divan :)* Grand-père, qu'as-tu fait?

OLIVIER. — Il s'est tiré un coup de revolver.

JEAN-JACQUES. — C'est notre faute, c'est nous qui l'avons tué.

CHRISTINE. — Toi aussi, tu es fou.

JEAN-JACQUES. — Non, non, il a dû nous entendre tout à l'heure, il nous a entendus du balcon, je m'en doutais.

ADA. — C'est moi qui l'ai tué.

JEAN-JACQUES. — Comment? Pourquoi, toi? *(A Olivier et Christine :)* Qu'est-ce qu'elle dit?

OLIVIER. — Des absurdités. Quand elle sera un peu plus tranquille, elle nous racontera.

JEAN-JACQUES. — Grand-père, as-tu mal? Où as-tu mal?

CHRISTINE. — Tu ne vois pas? La plaie est là.

OLIVIER. — Il faut lui donner un cordial, une goutte de cognac...

CHRISTINE. — Il doit y avoir un carafon sur la table.

JEAN-JACQUES. — Oui. *(Il prend le carafon et remplit un petit verre.)* Voilà.

CHRISTINE, *elle prend le verre et essaie de verser quelques gouttes entre les dents de Vial.* — Il ne desserre pas les dents, ça coule à côté.

OLIVIER. — Il faut laver la plaie. *(Retour de Charles.)* Ah, voilà Charles!

CHRISTINE. — Rigal vient?

CHARLES. — Il vient tout de suite. Pauvre M. Mathieu!

JEAN-JACQUES. — Charles, allez chercher de l'eau, des serviettes, vite, vite.

Charles sort.

OLIVIER, *penché sur Mathieu Vial.* — Tirons un peu la chemise.

CHRISTINE. — Doucement, elle colle.

JEAN-JACQUES. — Mettons un coussin sous la tête de grand-père.

CHRISTINE. — Là... c'est bien.

OLIVIER, *à Ada.* — Recule-toi un peu, Ada, tu nous déranges.

ADA. — C'est moi qui l'ai tué.

CHRISTINE. — Bon, bon, nous le savons.

OLIVIER. — Rigal ne pourra pas être ici avant une demi-heure.

JEAN-JACQUES. — Non. Le temps de s'habiller, d'atteler...

CHRISTINE. — Grand-père respire-t-il toujours?

OLIVIER, *il écoute.* — Oui, bien faiblement.

Charles revient avec une cuvette et des serviettes.

CHARLES. — Voilà de l'eau.

CHRISTINE, *à Olivier.* — Tiens la cuvette, Olivier.

Elle lave la plaie.

JEAN-JACQUES. — Ça doit lui faire mal.

CHRISTINE. — Il frissonne.

OLIVIER, *à Charles.* — Grand-père avait donc un revolver?

CHARLES. — Oui, dans le tiroir.

OLIVIER. — Depuis quand?

CHARLES. — Depuis toujours.

OLIVIER. — Je ne savais pas.

CHARLES. — A la campagne, c'est nécessaire.

OLIVIER. — Il y a des voleurs dans le pays?

CHARLES. — Comme partout!

CHRISTINE. — Grand-père a bougé.

JEAN-JACQUES. — Il parle, il remue les lèvres.

OLIVIER. — Qu'est-ce qu'il dit?

CHRISTINE. — Je n'entends pas.

OLIVIER. — Penche-toi davantage.

CHARLES. — Ah! Monsieur Mathieu...

CHRISTINE. — Je ne comprends pas.

JEAN-JACQUES. — Attends je vais essayer. *(Il prend la place de Christine et se penche sur Vial.)* Grand-père, c'est Jean-Jacques, tu veux quelque chose? Tu as mal?

OLIVIER. — Alors?

JEAN-JACQUES. — Comment?... Ada? Tu veux parler à Ada?... Oui. *(A Ada :)* Vite, vite, viens.

Ada s'approche et à son tour se penche sur Vial, Jean-Jacques reste auprès d'elle.

ADA. — Ah! grand-père, me pardonnes-tu?

CHRISTINE. — Qu'est-ce qu'il dit, grand-père?

ADA. — Grand-père, je vais mourir de chagrin.

OLIVIER. — Grand-père a parlé?

JEAN-JACQUES. — Oui.

CHRISTINE. — Qu'est-ce qu'il a dit?

JEAN-JACQUES. — Il a dit : « Pars ».

OLIVIER. — « Pars! » Qu'est-ce que cela veut dire?

JEAN-JACQUES. — Tu le sauras.

CHRISTINE. — Oui, tu le sauras.

CHARLES. — Monsieur Mathieu, monsieur Mathieu. *(A Jean-Jacques :)* Soutenez-lui la tête.

JEAN-JACQUES. — Grand-père, ne t'en vas pas, c'est moi qui suis là, ton petit Jean-Jacques.

CHRISTINE. — Et Rigal qui n'est pas là!

OLIVIER. — Il faudrait extraire la balle.

CHRISTINE. — Peut-être faire une transfusion de sang.

OLIVIER. — Mais, il ya être trop tard.

CHARLES. — Monsieur Mathieu, monsieur Mathieu!... Il passe.

JEAN-JACQUES. — Grand-père... Ah! Grand-père!

OLIVIER. — Qu'est-ce qu'il y a?

CHARLES. — C'est fini.

JEAN-JACQUES. — Grand-père est mort.

ADA. — C'est moi qui l'ai tué.

Long silence. Jean-Jacques à la tête du divan regarde le corps de Mathieu Vial étendu sans souffle. Ada effondrée aux pieds de son grand-père pleure doucement. Charles va vers la fenêtre et tout courbé, vieilli, regarde au loin, dans la nuit. Olivier et Christine au premier plan.

OLIVIER. — Pauvre grand-père!

CHRISTINE. — Oui, pauvre grand-père!

OLIVIER, *à Christine.* — C'est toujours Martial, son notaire?

CHRISTINE. — C'est toujours Martial.

OLIVIER. — Je le verrai demain.

RIDEAU

LA NUIT DE TAMPICO

Scénario original de
Philippe HERIAT
de l'Académie Goncourt

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Eulalie Bartlow (Lily)	35 ans
Archibald Bartlow (son mari)	42 ans
Joan (leur fille)	17 ans
Miss Abigail (sœur d'Archibald Bartlow)	48 ans
Miss Milligan (secrétaire)	25 ans
Le Comte Francesco di Parcello	28 ans

La scène se passe à Boston, dans l'hôtel particulier des Bartlow. C'est une demeure luxueuse et confortable, mais meublée à l'ancienne mode. Tout y est ordonné pour offrir l'apparence de la respectabilité, de l'honorabilité.

Quand l'action commence, deux femmes sont en conversation dans le grand salon sombre : Eulalie Bartlow, femme jeune encore mais vêtue et arrangée sans grâce ni coquetterie : corsage montant, cheveux noués en chignon, aucun maquillage. Pourtant le visage est charmant, l'expression seule est celle d'une personne engourdie par la routine d'une vie oisive, et qui a renoncé à la jeunesse. L'autre femme, miss Abigail, paraît avoir la cinquantaine; aucune coquetterie non plus, mais un visage hautain, pincé et rébarbatif : la caricature de la grande bourgeoise américaine.

Conversation entre les deux femmes, qui surveillent l'heure. C'est la fin de l'après-midi. Elles attendent le retour d'Archibald Bartlow, mari d'Eulalie, et frère d'Abigail, qui rentre d'Honolulu. Archibald Bartlow, personnalité marquante de Boston, est membre de plusieurs conseils d'administration pour lesquels il part souvent en voyage. Précisément, il s'est rendu à Honolulu, accompagné de sa nouvelle secrétaire, pour y passer un marché important avec un planteur. C'est du moins ce qui ressort des explications d'Abigail. La vieille fille les donne avec insistance; on sent que son frère représente à ses yeux le grand personnage de la famille, où Eulalie ne tient qu'une place de second plan. On sent également qu'Abigail domine sa charmante mais timide belle-sœur, et que c'est Abigail la vraie maîtresse de maison. En ce qui concerne le voyage de son mari, Eulalie accepte avec docilité les prétextes d'Abigail. Depuis dix ans, les « voyages d'affaires » d'Archibald Bartlow se renouvellent régulièrement, dans toutes les directions et avec des secrétaires variées. Eulalie s'est résignée, et ne se plaint plus de sa solitude.

Survient Joan, fille d'Eulalie et d'Archibald. C'est une très jeune fille, d'allure excessivement moderne, affranchie, et qui contraste vivement avec sa mère et sa tante. Elle est bien de son temps et ne s'embarrasse pas de précautions oratoires : elle annonce qu'elle part en auto « avec des amies ». Elles s'ennuient à Boston; elles vont faire un peu la bombe à New-York.

Abigail, levant les yeux au ciel, fait des réflexions aigres-douce sur la dangereuse liberté des jeunes filles d'aujourd'hui. Elle dit :

N.D.L.R. — A la base de toute œuvre cinématographique se trouve une création littéraire d'un genre particulier : le scénario, qui, dans sa présentation, ne tient ni de la nouvelle ni de la pièce de théâtre. Avant de devenir le manuscrit définitif ou « script », découpage qui servira au metteur en scène pendant les prises de vue du film, ce scénario subit souvent des transformations profondes dues à l'intervention des adaptateurs, dialoguistes, etc. Nous avons à plusieurs reprises publié de tels « scripts », ceux de René Clair en particulier. Il nous a paru intéressant de présenter cette fois, à nos lecteurs, à titre documentaire, un scénario original.

Copyright 1955 by Philippe HERIAT.

— Attendez au moins votre père, qui sera ici d'une minute à l'autre.

JOAN. — Certainement non! Il a horreur des effusions. La preuve : il nous défend d'aller l'attendre à la gare. *(Elle ajoute en ricanant :)* Sans doute a-t-il de bonnes raisons pour cela...

ABIGAIL. — Quelles raisons voulez-vous qu'il ait? Sa dignité, son respect humain... Il est probablement attendu sur le quai par des collègues, des membres de ses Conseils.

★

On enchaîne sur le quai de la gare, où un monsieur attend en effet l'arrivée du train. C'est un personnage très élégant. Le train arrive et stoppe. Archibald Bartlow descend de wagon. Il paraît à peine quarante ans, il est très bel homme, extrêmement bien mis, mais avec quelque chose d'un peu avantageux et d'un peu fat, dans l'allure et la façon de parler. C'est un parfait représentant de la bonne société de Boston, un clubman authentique, mais en même temps le type de l'homme à bonnes fortunes. Une jeune femme très jolie descend derrière lui. Elle aurait plutôt l'air d'une actrice.

Archibald serre la main du monsieur qui attendait; il le présente à la jeune femme. En nommant celle-ci au monsieur, il ajoute, avec un clin d'œil d'homme à homme : « Ma nouvelle secrétaire... »

ARCHIBALD, *au monsieur.* — Vous avez reçu mon télégramme?

LE MONSIEUR. — Oui... voici l'objet.

Il sort un petit paquet de sa poche. Un peu à l'écart, Archibald le défait : c'est un écrin contenant un bijou, un clip de diamants. Le monsieur, qui n'est donc qu'un bijoutier, vante sa marchandise. Archibald est satisfait et félicite l'homme.

LE BIJOUTIER. — Depuis le temps que je vous fournis, monsieur Bartlow, je connais vos goûts... *(Sortant de sa poche un second écrin de même taille :)* Et voici le second bijou, comme d'habitude, tout semblable au premier.

Archibald, sans le regarder, l'enfouit dans sa poche et entraîne la jeune femme.

Dans sa somptueuse limousine qui roule à travers Boston, Archibald offre le premier bijou à sa compagne. Remerciements, effusions, tendresses. Il dépose la jeune femme chez elle et lui dit à bientôt. Il remonte; « A la maison », lance-t-il au chauffeur. La voiture repart.

★

Une autre voiture quitte la ville. Voiture de grand sport, celle-ci, conduite par Joan. Auprès d'elle, un jeune bellâtre de type italien, très beau (le comte Francesco di Parcello). Sur la banquette arrière, une autre jeune fille entre deux garçons. Deux voitures encore les suivent, chargées de jeunes gens. Coups de klaxons, virages brusques, cris, rires. Tous ces garçons et ces filles sont très libres; les filles, fort jeunes, semblent être de riches héritières dans le genre de Joan; les garçons ont le même air, moitié gigolo et moitié rastaquouère, que le compagnon de Joan : le type des épouseurs de grosses dots. Ce sont les filles qui conduisent.

Au crépuscule, les voitures viennent s'arrêter devant un palace. On décide de choisir l'endroit pour étape, et d'y passer la nuit. On se retrouve au bar. Cocktails. Les filles supportent moins bien la boisson et se grisent plus vite que les garçons, qui sont plus entraînés ou qui peut-être se surveillent. On joue aux dés les enjeux les plus fantaisistes : une fille gagne à l'autre sa Packard. Puis on fait des paris. On parie bientôt à celle qui imaginera le pari le plus extravagant.

UNE FILLE. — Je parie que je reviens à Boston mariée!

UNE AUTRE. — Moi aussi! Quelle tête feraient les parents!...

JOAN. — Moi aussi, je parie!

LE COMTE. — Tenu!

★

Chez les Bartlow, après le dîner. Le « butler » sert le café. Archibald est en smoking, Eulalie et Abigail en robes de petit dîner, très chic mais très sérieuses. Sur sa robe, Eulalie arbore le clip de diamants pareil à celui de la « secrétaire », cadeau, comme l'autre, d'Archibald. Conversation d'affaires. Abigail parle avec son frère de dividendes, de pourcentages, de bénéfices. Eulalie ne semble pas très intéressée. D'un ton dégagé, Archibald annonce son projet d'un voyage prochain au Mexique, pour une question de terrains pétrolifères qui intéresse son groupe... D'ailleurs, il a à ce propos un rendez-vous important, le soir même. Il achève son café, se lève, « pour aller se changer », dit-il.

EULALIE. — Vous changer? Pourquoi?

ARCHIBALD. — Ma chère, vous êtes étonnante. Je vous dis que c'est une conférence d'affaires. *(Montrant son smoking :)* Je ne peux pourtant pas m'y rendre dans cette tenue.

Va-t-il donc redescendre en veston sombre, en jaquette? Non : il redescend en habit. Eulalie comprend, et soupire tout bas.

Abigail comprend aussi, et sourit avec fierté et complaisance. Archibald dit bonsoir à Eulalie qui reste dans son fauteuil. Abigail se lève et l'accompagne dans le vestibule; elle prend un œillet blanc dans un vase et le lui passe à la boutonnière, lui rajuste sa cravate, l'admire, lui pince la joue.

ABIGAIL. — Ah! brigand... Vous ne changerez donc jamais?... Vous voilà de nouveau parti à l'aventure, à peine terminé ce voyage à Honolulu! Un voyage... plein d'intérêt, si j'en juge par le clip que vous avez offert à Eulalie. C'est un bijou plus beau que d'habitude!... Bah! tous les Bartlow ont été ainsi!

ARCHIBALD, *inquiet, se retournant sur le pas de la porte.* — Tous?

ABIGAIL, *avec dignité.* — Oh!... Archie dear! Les hommes seulement...

Il sort. Sa sœur, dans le salon, retrouve Eulalie.

ABIGAIL. — Comme il reste bel homme, notre Archie!

EULALIE, *avec mélancolie.* — Oui...

On annonce deux dames, amies d'Abigail, qui viennent la chercher pour se rendre à leur Women's Club. Ce sont deux vieilles personnes aristocratiques, prétentieuses et sèches.

L'UNE D'ELLES. — Dépêchez-vous, ma chère. Nous manquerions le début de la conférence.

EULALIE, *distraite.* — Une conférence? Sur quel sujet?

LA VIEILLE DAME, *pénétrée.* — Sur le besoin d'amour chez la femme... Cela ne vous tente pas?

EULALIE. — Non... Merci...

ABIGAIL, *entraînant ses amies.* — Ah! Je me demande ce qui pourrait bien l'intéresser!...

Elles sont sorties. Eulalie reste seule, prend un livre, le repose, et rêve...

★

Trois mains de jeunes filles, trois mains droites avec, à l'annulaire de chacune, un anneau.

C'est le matin, dans une chambre d'hôtel. Deux lits jumeaux. Dans l'un, l'une des amies de Joan est encore couchée; Joan et la troisième fille sont assises au bord de son lit, près d'elle, et toutes trois comparent leurs mains. L'autre lit est défait. On entend un bruit de douche, qui vient de la salle de bains voisine.

Les trois filles, si jeunes, ont l'air dégrisées, déconfites, chacune à sa manière. Elles ressemblent à trois gamines après une escapade, et qui ne savent comment rentrer chez elles. Elles parlent à voix retenue, à cause de celui qui est dans la salle de bains.

LA PREMIÈRE. — Moi, je suis orpheline. Personne ne me dira rien.

JOAN. — Chez moi, c'est mon père qui va crier.

Pour ses fredaines à lui, il est très indulgent, mais pour celles des autres...

LA PREMIÈRE. — Et votre mère, chérie?

JOAN. — Oh! Maman, j'en fais ce que je veux. Avec son air de ne pas y toucher, c'est toujours elle qui me tire d'affaire.

LA TROISIÈME. — Moi, c'est grand-mère que je crains. C'est encore elle qui a tout l'argent de la famille...

★

On enchaîne sur la voiture de Joan, avec le comte Francesco di Parcello assis à côté de Joan. Ils arrivent devant l'hôtel Bartlow.

C'est l'heure du lunch. La famille est à table. Toujours la même atmosphère de conventions et de décorum. Joan apparaît dans la salle à manger, suivie du Comte.

Elle prend son courage à deux mains.

JOAN. — Je vous présente mon mari.

Stupeur, sensation. Suffoqués, Archie et Abigail s'entre-regardent. Eulalie, la première, reprend ses esprits, tend la main au Comte, et fait ajouter deux couverts. La conversation ne peut s'établir. Les répliques tombent dans un silence affreusement tendu. Le personnage le plus à l'aise est encore le Comte, qui affecte un ton trop dégagé, des manières trop distinguées, où chacun peut reconnaître quel genre d'homme il est en réalité.

ARCHIE, *au Comte, avec froideur.* — Monsieur, disposez-vous d'un moment après le déjeuner?

LE COMTE. — Certainement.

ARCHIE, *au butler, pour qui il griffonne un numéro de téléphone.* — J'avais un rendez-vous avec la personne qui répondra à ce numéro. Vous m'excuserez. Vous direz que je suis empêché, à mon grand regret. *(Au Comte, dans le silence général :)* Je vous emmènerai en ville, à mon bureau... Nous y parlerons affaires.

LE COMTE, *avec un sourire ambigu.* — Volontiers.

★

On enchaîne sur le bureau d'Archibald Bartlow. D'après la surprise du personnel en l'y voyant arriver, on sent qu'Archie n'y va pas souvent. La pièce, imposante, est trop bien rangée; sur le bureau, aucun papier. Archie referme la porte. Silence. Solitude. Archie fait asseoir le Comte. Il l'observe. Archie apparaît en ce moment sous son aspect plus sérieux, plus sympathique : on sent qu'il s'agit pour lui d'une question importante.

ARCHIE, *sans préambule, mais pesant ses mots.* — Je crois... que nous nous sommes compris.

LE COMTE, *hochant la tête.* — Je crois.

ARCHIE. — Combien?

LE COMTE. — Cinquante mille.

Archie trouve la somme élevée, mais ne proteste pas et prépare un chèque.

ARCHIE. — Voici vingt-cinq mille. Vous en aurez autant quand le divorce sera prononcé. Mais ce à quoi je tiens, c'est que tout le monde à Boston ignore ce mariage. Je veux que la société continue de croire Joan Bartlow jeune fille. Je compte sur votre discrétion la plus absolue?

LE COMTE, *souriant et montrant le chèque.* — Mais... comme moi sur la vôtre. *(Il ajoute avec fatuité :)* Seulement, je vous préviens, ce sera difficile de détacher Joan de moi.

★

On enchaîne sur le port de Boston.

Sur le quai, devant un yacht neuf, un groupe de gens. C'est un armateur qui vante à des clients les qualités d'un bâtiment à vendre. Les clients sont les Bartlow : Archie, Eulalie, Abigail et Joan. D'après la conversation entre le vendeur et Archie, qui mène le marché, on comprend que le yacht est destiné à Joan. Celle-ci, très excitée à l'idée de ce cadeau somptueux, saute sur le pont du yacht, appelle sa mère, pousse des cris. Archie et Abigail, qui l'observent du quai, constatent avec satisfaction qu'elle ne pense déjà plus à son comte italien.

ABIGAIL. — C'est égal. L'alerte a été chaude. Nous pouvons dire : Ouf!

Sur le yacht, Eulalie est plus craintive. Elle dit à sa fille :

— Chérie, vous vous souvenez de ce que votre père attend de vous en échange?

JOAN. — Oui, oui... Venez voir les cabines!

EULALIE. — Vous n'aurez pas de regrets, pas d'arrière-pensée?

JOAN. — Non! Je suis ravie, enchantée!

★

On reprend Joan dans une tout autre expression. Elle paraît terriblement soucieuse. C'est le soir, à l'hôtel Bartlow. On sort de table. On s'installe dans le salon. Surprise de voir Joan s'asseoir avec eux, Abigail lui dit sans aménité :

— Vous ne sortez donc pas?

JOAN. — Non...

ABIGAIL, *à Archie.* — Et vous, Archie dear?

ARCHIE. — Moi non plus. J'attends quelqu'un... Une conversation d'affaires.

Suite de la scène. Personne ne s'aperçoit de l'air absorbé de Joan, sauf Eulalie qui la regarde à la dérobée. Le butler paraît.

LE BUTLER. — C'est une personne qui dit avoir rendez-vous avec Monsieur, pour...

ARCHIE, *l'interrompant.* — Oui, oui... je sais. Faites entrer dans ma bibliothèque.

Il sort. Eulalie, discrètement, veut tirer Joan de son silence. En vain. Au bout d'un instant, sur un prétexte, elle l'entraîne dans son boudoir. Elle referme les portes et entreprend de confesser sa fille. Qu'a-t-elle? Pourquoi ne dit-elle pas ses ennuis à sa mère?... Après une courte résistance, Joan éclate en sanglots et cache sa tête dans la poitrine d'Eulalie.

JOAN, *la voix entrecoupée.* — C'est à propos de... de ce mariage.

EULALIE. — Ce mariage? vous avez des regrets? Voyons, chérie, un mariage d'un jour!

JOAN, *relevant brusquement la tête.* — Ce mariage d'un jour aura un lendemain... Un lendemain effrayant!

Silence. Eulalie n'ose entrevoir la vérité; puis brusquement elle comprend l'évidence, pousse un cri, et son geste instinctif est de serrer sa fille contre elle.

JOAN. — Qu'est-ce que je vais devenir? Tout le monde croit que je n'ai jamais été mariée. Que faire?

EULALIE. — Etouffer la chose! A tout prix étouffer!... Dieu! Quel scandale ce serait dans Boston!

JOAN. — Mais comment, étouffer?

EULALIE. — Ça!... Je ne sais pas encore, mais je trouverai un moyen! Personne n'est au courant, vous ne vous êtes confiée à personne?

A ce moment quelqu'un, de l'extérieur, veut ouvrir la porte. Elle est fermée.

EULALIE. — Qu'est-ce que c'est?

VOIX D'ABIGAIL. — Votre sœur, ma chère.

EULALIE. — Excusez-moi, je ne suis pas visible.

Elle a répondu avec une netteté peu coutumière chez elle. Elle revient à sa fille, qui s'est mise debout, et Eulalie lui parle à voix retenue.

— Ne vous confiez à personne. Que je sois la seule à savoir. A nous deux, nous nous en sortirons.

Elle la prend par l'épaule. Dans ce mouvement, elles se trouvent toutes deux debout devant la glace, qui les reflète côte à côte. Eulalie observe pensivement la double image qu'elles forment ainsi, et elle répète à mi-voix : « Nous deux... »

★

Dans sa bibliothèque, Archibald achève sa conversation d'affaires, où il a naturellement pour interlocuteur une très jolie femme, d'allure assez correcte d'ailleurs. On frappe. C'est le butler qui

vient prévenir que Madame a à parler avec Monsieur.

ARCHIE. — Dans un moment...

Il poursuit sa conversation. Il pose à la jeune femme des questions sur ses références, sur les bureaux où elle a déjà été secrétaire. Est-elle libre de voyager? Il a souvent à effectuer des déplacements pour ses affaires. Par exemple, un voyage au Mexique en perspective. Elle répond avec bonne grâce mais réserve. On frappe de nouveau. Cette fois, c'est Eulalie elle-même. A sa vue, la jeune femme se lève.

ARCHIE. — Ma chère, je vous présente miss Milligan, ma nouvelle secrétaire... *(A miss Milligan :)* Venez demain à mon bureau, mademoiselle. Je vous mettrai au courant.

Elle sort. Archie et Eulalie restent seuls.

Au fond d'elle-même, Eulalie manque d'assurance. Elle se force à parler sur un ton cavalier dont on devine la contrainte. Ne sachant par où commencer, elle a soudain l'idée d'ôter son clip de sa robe. Elle le tend à son mari. Et elle commence sa scène à l'aveuglette, comme on se jette à l'eau.

EULALIE. — Je vous rend ce clip! Des bijoux de cette sorte, je n'en ai déjà que trop! Je sais très bien dans quelles occasions les maris donnent de ces bijoux à leur femme après vingt ans de mariage! Et surtout, quand depuis dix ans ils vivent avec elle comme avec une étrangère!... Me prenez-vous pour une sotte?...

ARCHIE. — Ma chère! Je ne vous ai jamais entendu me parler sur ce ton!

EULALIE. — C'est vrai! Depuis dix ans je me tais, je ne disais rien... mais je n'en pensais pas moins! Et aujourd'hui, je me réveille. Il n'est jamais trop tard pour bien faire!

Stupéfaction d'Archie devant cette attaque brusquée et si peu conforme aux habitudes d'Eulalie. Bientôt, la tournure que prend l'entretien l'inquiète; il veut l'interrompre. En vain, Eulalie est lancée. La gêne visible d'Archie, les mauvaises réponses qu'il trouve l'encouragent. Elle prend de plus en plus d'assurance. Elle hausse le ton. Elle s'écrie enfin :

— Je ne veux plus être ridicule aux yeux du monde. Là!...

ARCHIE. — Mais enfin, qu'attendez-vous de moi? Que dois-je faire?

EULALIE. — M'emmener au Mexique!

ARCHIE. — Quoi?

EULALIE. — Parfaitement!... Vous nous avez annoncé que vous partiriez bientôt pour le Mexique? Eh bien, vous m'emmènerez!

ARCHIE. — Quel caprice enfantin, ma chère, et qui vous ressemble si peu! Il va falloir que je change toutes mes dispositions... Cette nouvelle secrétaire qui devait m'accompagner, il faudra la décommander...

EULALIE. — Pourquoi?... Ce n'est pas parce que je serai là que vous aurez moins de travail à lui donner? Vous nous avez bien dit que c'était un voyage d'affaires? Non?...

Sur cette question, Archie capitule. Il accepte : c'est entendu, Eulalie l'accompagnera.

Eulalie va retrouver Joan dans le boudoir. Sans préambule, d'un air de triomphe, elle lui déclare :

— Chérie, je vous annonce que j'ai repris votre père!

JOAN, *qui ne comprend pas.* — Comment?

EULALIE. — Ou du moins, que je vais le reprendre.

JOAN. — Mais quel rapport cela a-t-il avec?... Vous cherchiez tout à l'heure un moyen d'étouffer le scandale que représenterait la naissance de cet enfant... et vous revenez pour me déclarer : « Je vais reprendre votre père! »

EULALIE. — Vous ne devinez donc pas?... Votre père parle toujours d'un voyage plus lointain que les autres, en Asie. Eh bien, dans... *(Elle compte mentalement)* dans trois mois, nous le laisserons s'embarquer pour l'Asie. Aussitôt après, vous et moi, toutes seules, nous partirons pour un coin perdu de la Floride. La raison du séjour, ce ne sera pas *votre* santé, mais *la mienne.* Je tiendrai votre père, par lettres, au courant non de *votre* état, mais *du mien.* Et un beau jour, il recevra un câble lui annonçant l'heureux événement!... Avez-vous compris?... Et voilà pourquoi, à la fin de la semaine, je me fais emmener par votre père au Mexique!

JOAN. — Mais comment réussirez-vous à?...

EULALIE. — A le reprendre?... Cela, chérie, c'est mon affaire!

Elle va se planter devant la glace, cette fois seule, et s'examine avec une sérieuse attention. Elle se cambre un peu, tend le buste, bride sa robe à la hauteur de la taille.

EULALIE. — Vous ne trouvez pas que je m'habille un peu vieux?

JOAN. — Vous vous habillez comme cela depuis des années!

EULALIE. — Ce n'est pas une excuse!

Elle relève le menton, force ses traits à prendre une expression plus vive, plus jeune. Elle se métamorphose.

EULALIE. — Et puis, cette coiffure me vieillit aussi...

JOAN, *qui suit sa pensée.* — Mais comment pourrez-vous faire croire à papa?...

EULALIE, *vivement.* — Que quoi? Que j'ai eu un enfant de lui?... Bah! A son âge il sera flatté, et voilà tout!

2

Un quai de gare pareil à celui où on a vu Archie revenir de voyage avec la jolie secrétaire. Cette fois, c'est le jour. Il est là de nouveau avec une charmante jeune femme, miss Milligan. Mais sa mine est moins conquérante, et auprès de lui se tient également sa sœur Abigail qui est venue l'accompagner : ce n'est donc pas un départ en bonne fortune.

On attend Eulalie, qui part avec son mari et miss Milligan, comme il était convenu, mais qui est en retard.

ABIGAIL. — Mais quelle idée, de se mettre en retard! Eulalie qui est toujours si ponctuelle! D'ailleurs, depuis deux ou trois jours, je ne la reconnais plus, ce n'est plus la même femme...

Et soudain, elle pousse un cri de surprise en désignant le bout du quai.

Chacun regarde dans cette direction. Et l'on voit apparaître une Eulalie complètement transformée. Elle est mise avec beaucoup plus d'élégance que de coutume : une robe claire, un chapeau jeune; elle marche avec vivacité; elle a dix ans de moins. Cependant, on sent qu'elle joue un personnage, que sa nouvelle jeunesse n'est pas encore tout à fait assimilée; quelque gaucherie reste perceptible dans cette désinvolture forcée.

Eulalie arrive à leur hauteur. Archie demeure bouche bée. Abigail reprend ses esprits la première.

ABIGAIL. — C'est sans doute votre toilette qui vous a mise en retard, Eulalie?

EULALIE, *sans se démonter.* — Non, c'est mon coiffeur.

Abigail l'examine en se penchant, pour voir ses cheveux sous son chapeau et pousse un nouveau cri de surprise.

ABIGAIL. — Mais vous êtes teinte!

EULALIE, *en regardant de biais les cheveux d'Abigail.* — Teinte? Je n'en ai pas besoin : je n'ai pas les cheveux gris... Je me suis simplement fait rendre la teinte de cheveux que j'avais étant petite fille. C'est un nouveau procédé! *(Elle ôte son chapeau et secoue ses cheveux.)* Cela ne me va pas bien?

ABIGAIL, *de plus en plus scandalisée.* — Mais... vous avez les cheveux courts?

EULALIE. — Bien entendu! Il faut être de son temps!

Elle fait un sourire très aimable à miss Milligan et monte en wagon. Archie la suit.

L'employé leur montre leurs trois compartiments. D'autorité, Eulalie les distribue et se place au milieu, entre Archie et miss Milligan.

ARCHIE. — Vous... vous préférez ce compartiment-ci?

EULALIE. — Oui, dear, il communique avec le vôtre!

Elle retourne au bout du wagon. (Dans le va-et-vient des voyageurs, on peut remarquer un couple âgé.)

Eulalie, par la portière, donne à Abigail restée sur le quai quelques brèves recommandations relatives à Joan : qu'Abigail ne s'étonne pas si elle la voit moins souvent pendant leur voyage, Joan a des invitations pour presque tous les jours.

ABIGAIL. — Cela ne la changera guère! Elle ne me tient jamais compagnie! Vous l'avez élevée ainsi, Eulalie...

EULALIE. — J'ai autre chose à vous demander, ma chère ; ne m'appelez donc plus Eulalie, c'est terriblement vieux jeu. Dorénavant, tout le monde m'appellera Lily.

ABIGAIL. — Quoi?... Cela vous vient sans doute de la même époque que vos cheveux blonds? L'époque où vous étiez petite fille?

EULALIE. — Et aussi celle où j'étais jeune fille .. et où votre frère était amoureux de moi. *(Le train s'ébranle.)* Bye, bye!...

Le wagon s'éloigne, laissant sur le quai une Abigail complètement suffoquée.

★

Le soir, dans le compartiment d'Archie.

Le train roule. Archie, assez maussade, lit un journal. Eulalie pousse la porte de communication et paraît; elle parle à son mari de choses et d'autres. Archie répond par monosyllabes. Eulalie lui demande s'il ne donne pas de travail à miss Milligan.

ARCHIE, *embarrassé.* — ... Non, pourquoi?...

EULALIE. — Vous devriez... Quand cela ne serait que pour la forme. Dictez-lui n'importe quoi... Sans quoi elle n'y comprendra rien.

Elle va elle-même chercher miss Milligan; elle l'installe avec son mari; elle retourne dans son compartiment, mais prend bien soin de laisser entr'ouverte la porte de communication.

Archie, sans conviction, dicte à miss Milligan une lettre fantaisiste où il se contredit à deux lignes d'intervalle.

Pendant ce temps, Eulalie, devant sa valise ouverte, a passé une robe charmante. Elle se pare avec soin, se coiffe, se parfume.

★

On retrouve le couple au wagon-restaurant, pour le dîner. Eulalie choisit une table vide. Elle s'assied contre la vitre, en face d'Archie et, tout de suite, elle commence, non sans une certaine maladresse, à faire des minauderies : elle est si contente de ce voyage avec Archie! Après si longtemps! De nouveau seuls en tête-à-tête!... etc. Archie paraît de plus en plus désorienté, et vaguement inquiet.

A ce moment, miss Milligan entre dans le wagon-restaurant et s'assied à une autre table. Archie veut lui faire signe de venir avec eux. Eulalie s'y oppose avec douceur et fermeté.

EULALIE. — Laissez-la donc libre, cette fille... Ne sommes-nous pas bien là, tous les deux?...

Elle va reprendre son manège, lorsque viennent s'asseoir à leur table le vieux monsieur et la vieille dame déjà entrevus. Contrariété d'Eulalie, soulagement d'Archie.

D'abord décontenancée, Eulalie recommence à lui faire des grâces, plus discrètement. Elle lui sourit à tout propos, elle lui presse la main en lui passant le sel. Elle lui reproche de ne pas l'appeler Lily... A tel point que la vieille dame voisine remarque son manège et sourit d'un air entendu. Vague complicité entre les deux femmes... A la fin, pour laisser le champ libre à Eulalie, la vieille dame prétexte qu'elle sent un courant d'air, elle fait signe à son mari, se lève et se dirige vers une autre table. Au passage, elle se penche à l'oreille de Lily et lui dit rapidement en montrant son vieil époux :

— Nous sommes mariés depuis longtemps, nous...

Et elle lui sourit encore gentiment avant de s'éloigner. Mais Archie a entendu. Il semble affreusement confus, et comme honteux qu'on le croie amoureux de sa femme. Pour rétablir le courant interrompu, Lily demande des liqueurs.

★

On les retrouve parcourant les couloirs du train en marche pour rejoindre leur wagon. Dans les « soufflets », Lily feint d'avoir peur, d'être étourdie, pour s'accrocher à Archie. On sent qu'elle emploie les moyens qui lui paraissent les mieux appropriés pour se rapprocher de son mari et, si possible, l'émouvoir. Mais ces manèges, en réalité, ne font qu'importuner Archie et redoubler sa gêne.

Ils arrivent devant leurs compartiments. Lily, suspendue à l'épaule de son mari, affirme qu'elle est grise et qu'il ne faut pas l'abandonner. Archie, un peu excédé, ouvre la porte. Lily entre.

La vue de la couchette, préparée pour la nuit, rappelle Lily à la réalité. Archie passe chez lui. Lily tombe assise sur sa couchette inconfortable; elle est désagréablement surprise de la dureté de ce lit... Court moment de perplexité.

Le bruit de la porte de communication, repoussée par Archie, tire Lily de ses réflexions. Elle rouvre la porte. Elle aperçoit Archie qui a commencé de se déshabiller.

LILY. — Oh! pardon... Vous voudrez bien rouvrir la porte, Archie. Je préfère qu'elle reste entr'ouverte pour la nuit... et que je puisse vous appeler. Dans les trains, malgré les verrous, une femme ne sait jamais ce qui peut lui arriver...

Elle se déshabille elle-même, révèle des dessous étonnamment raffinés, peut-être tout neufs; elle allume la lampe de chevet et éteint le plafonnier. Elle se glisse au lit et attend. Elle est charmante ainsi...

La porte de communication s'ouvre. Lily tressaille, espérant sans doute voir entrer son mari... Mais Archie n'entre pas. Lily se penche et s'aperçoit qu'il a rouvert la porte, à bout de bras, de son lit : il est déjà couché.

VOIX D'ARCHIE. — Good night.

Lily est déçue. Cependant elle répond :

— Good night, darling.

Elle réfléchit, hésite, puis subitement prend un parti et éteint la lampe à côté de sa tête. Obscurité. Elle appelle Archie, doucement d'abord. Silence. Seul, le bruit du train. Lily appelle plus fort. Silence. Elle regarde alors vers la porte et constate qu'Archie lui-même a éteint. Il dort déjà...

Elle rallume alors, s'assied sur son séant, fait une moue et hoche pensivement la tête, de l'air de dire : « Ce sera plus difficile que je ne croyais. » Enfin elle se ressaisit, comme quelqu'un qui, reprenant courage, veut se rabattre sur un autre moyen; elle se lève, ferme la porte de communication et sonne le stewart.

Le noir apparaît. Elle lui demande une formule de télégramme. Il sort le bloc de sa poche et tend un crayon. Elle écrit :

« *Grand-Hôtel, Tampico. Prière de retenir un appartement agréable comprenant un salon et une seule chambre à coucher avec deux lits. Stop. A un autre étage une chambre pour secrétaire. Bartlow.* »

Elle relit son télégramme, puis rajoute, entre les mots « appartement » et « agréable », le mot « très ».

★

Au Grand-Hôtel de Tampico. C'est le matin, dans la grande chambre à deux lits, qui ouvre sur une terrasse. Les lits ne sont pas défaits. Visiblement, Lily et Archie viennent d'arriver. La maid et un groom disposent les bagages et les ouvrent.

Lily, qui a quitté son chapeau et son manteau, passe sur la terrase et s'exclame. La vue, sur la mer, est superbe. Archie la rejoint, mais ne prête pas autant d'attention qu'elle à la nature.

ARCHIE. — Cela ne vous gêne pas que j'occupe la salle de bains le premier?

LILY. — Non, darling, j'attendrai... Vous avez des rendez-vous pour aujourd'hui?

ARCHIE. — Des rendez-vous?

LILY. — Oui... pour votre affaire de puits de pétrole...

ARCHIE, *faussement dégagé.* — Ah!... c'est juste! que je suis étourdi!... Non, pas aujourd'hui : demain sans doute.

Lily feint de prendre la réponse fort au sérieux. Archie, pour dissimuler sa mauvaise humeur, passe dans la salle de bains. Lily, elle, passe dans le salon. Prenant garde de n'être pas entendue d'Archie, elle décroche le téléphone et demande miss Milligan.

LILY. — Allo, miss Milligan!... Ici Mrs. Bartlow... Pas trop fatiguée?... Vous êtes bien installée?... Beau pays, n'est-ce pas? Je suis certaine que vous aimeriez avoir votre journée.

A l'autre bout du fil, miss Milligan ne semble pas le désirer si fort.

LILY. — Mais si, mais si! Mon mari n'aura pas de travail aujourd'hui. Vacances jusqu'à demain... Je vous offre une voiture à cheval pour toute la journée, vous me ferez plaisir... C'est si charmant, ces voitures à cheval, si romanesque...

★

On enchaîne sur une voiture à cheval typiquement mexicaine, et qui promène à travers la ville pittoresque Lily, elle-même, en compagnie d'Archie. Ils sont secoués par les mauvais ressorts; Archie paraît toujours maussade et Lily semble aux anges.

ARCHIE. — Quelle idée d'avoir voulu prendre une voiture à cheval!

LILY. — Oh! oublieux que vous êtes!... Cela ne vous rappelle rien? Les voitures italiennes pendant notre voyage de noces... Naples, Sorrente...

ARCHIE. — C'est possible...

LILY. — Figurez-vous... vous allez rire de moi... figurez-vous que l'autre nuit j'ai rêvé de ce temps-là.

ARCHIE. — Quelle idée encore!

LILY. — Pourquoi? Ce n'est pas si étrange. Vous croyez vraiment que ce temps-là est mort?

ARCHIE. — Je ne sais pas, moi... En tout cas, c'est bien loin. Songez, Eulalie, il y a déjà...

LILY, *l'interrompant.* — Ne le dites pas!... Et appelez-moi Lily, je vous l'ai déjà demandé!... Eh bien moi, je n'ai pas l'impression que notre honeymoon soit si éloignée... surtout quand je vous regarde, darling...

ARCHIE. — Quoi?

LILY. — Oui... vous avez si peu changé! Et vous étiez si beau garçon!... quand je vous ai épousé. Je me rappelle très bien, moi. *(Elle se serre contre lui et ferme les yeux.)* Je crois encore y être.

Lily continue et fait positivement la cour à son mari. Il est stupéfait. Depuis plus de dix ans que lui et sa femme sont des étrangers l'un pour l'autre! Il n'en revient pas. Il résiste. On sent que Lily commence à s'irriter...

★

On les retrouve, au soir, dans une maison de danses de Tampico. C'est Lily qui a absolument voulu y aller. Elle s'est faite belle, elle a une robe fort élégante et fort décolletée; elle inaugure une coiffure nouvelle avec des fleurs dans les cheveux. Bref, elle est ravissante.

Assistance nombreuse et bariolée. Atmosphère typique, bruyante mais voluptueuse. Attractions, danseuses lascives. Musiques, parfums.

Lily s'abandonne à « l'ambiance », s'alanguit et se fait de plus en plus tendre avec son mari. (On doit deviner vaguement que petit à petit elle se prend à son jeu.)

Mais, visiblement, Archie oppose à ses efforts l'inertie la plus décourageante. Elle lui demande de la faire danser. Il refuse :

ARCHIE. — Je danse trop mal.

Lily se décide à recourir à d'autres moyens : elle fait signe discrètement à un des danseurs de l'endroit. Il vient à la table. C'est un garçon très sex-appeal. Il invite correctement Lily, l'enlace et l'entraîne. Elle n'hésite pas à se presser contre lui. Le danseur aussitôt répond à ce qu'il croit être des avances, et touche le front de Lily de sa joue. Ils dansent ainsi, amoureusement enlacés. Quand le couple passe près d'Archie, Lily exagère son enivrement apparent. Entre ses cils, elle observe Archie.

Il est complètement ébahi. Lily poursuit son manège. Quand elle s'éloigne en dansant de la table d'Archie, elle redevient correcte et se sépare un peu de son danseur. A une interruption de l'orchestre, le garçon se fait plus galant :

LE DANSEUR. — Je serais heureux de vous revoir... Est-ce possible?...

LILY, *offusquée.* — Vous n'y songez pas!

Elle le toise sévèrement. L'orchestre reprend. Lily tend les bras au garçon et se colle de nouveau contre lui, qui n'y comprend plus rien. Ils se rapprochent ainsi de la table d'Archie. Lily regarde vers son mari et, soudain mécontente, s'arrête presque de danser. Qu'y a-t-il?

Il y a simplement qu'Archie ne fait plus du tout attention à sa femme. Il s'est mis à flirter avec une jeune femme seule à une table voisine, personne évidemment facile. Au bout de quelques mots échangés avec elle, il se lève, la jeune femme aussi, et ils se mettent à danser. Fureur de Lily : voilà donc le résultat de ses manœuvres! Cependant, elle semble se raviser et sourit; elle a l'air de penser : « Ah! c'est comme cela? Tu vas voir! » Elle poursuit sa danse avec le danseur, qui semble renoncer à comprendre les contradictions de sa partenaire.

La danse finie, Archie et Lily se retrouvent à leur table. Archie semble s'attendre à un reproche de sa femme. Pas du tout. Elle est tout sourires... Mais à la première reprise de l'orchestre, elle se lève, sourit davantage encore.

LILY. — Faites-moi danser... maintenant.

Il y est bien obligé. Ils partent en dansant. Lily se presse contre son mari. Il reste désespérément réservé.

LILY, *collant sa joue contre celle d'Archie.* — Comme cela, darling, on prend mieux la mesure ensemble.

Ils dansent. Archie est comiquement effaré entre les bras de cette épouse qui se révèle subitement une espèce de Putiphar. Lily redouble d'efforts. Mais les progrès de la situation sont lents.

Revenus à leur table, Lily feint d'avoir très soif et elle redemande du champagne. Elle fait semblant de boire elle-même et vide le contenu de son verre dans le seau à glace, mais elle fait boire abondamment son mari. On comprend son nouveau plan : le griser.

A une table voisine de la leur, se tient un groupe de Mexicains, des parvenus. Ils observent sans indulgence le couple Archie-Lily, et affec-

tent d'être choqués par la tenue, à présent un peu libre, de Lily.

UN MEXICAIN. — Ah! ces Américains qui viennent au Mexique pour tromper leur femme!...

UNE GROSSE MEXICAINE. — Et ces aventurières qui n'ont aucune pudeur-... Voilà bien la *girl*!

Lily, tout en riant sous cape, se hâte de tousser et de détourner l'attention d'Archie. Elle lui reverse à boire.

★

On les retrouve rentrant dans leur salon. Evidemment, Archie n'a pas mal bu; il est assez gris et assez gai à présent. Lily feint seulement d'être grise; en réalité, elle sait très bien ce qu'elle fait. A peine entrée, elle réclame au téléphone le champagne qu'elle a commandé à la réception, en passant.

On apporte le champagne. Un magnum.

Lily recommence à faire boire Archie, qui se laisse faire et devient même assez bavard. Il rit, il chantonne. Fort attentive, Lily surveille les progrès de cet état.

Sans doute, elle atteindra son but, sans doute tout cela va bien finir. Quand elle juge le moment venu, elle dit, en riant et bégayant à la manière d'une femme grise :

— Allons nous coucher... voulez-vous, darling?

Et elle entraîne Archie vers leur chambre. Mais il résiste : non, il ne veut pas. Inquiétude de Lily : a-t-il gardé assez de self-control pour se rendre compte de ce qu'elle attend de lui?

ARCHIE. — Je... je ne veux pas quitter le champagne.

Soulagement de Lily : ce n'est que cela! C'est bon : on l'emportera, le champagne. En zigzaguant, ils transportent le seau à glace dans la chambre à coucher. Lily le place sur la table de nuit, entre les deux lits. Puis elle file rapidement dans la salle de bains pour y ôter sa robe et passer un déshabillé.

Sitôt seule dans la salle de bains, elle cesse de jouer la femme ivre. Elle se ressaisit, mais difficilement. Au fond, elle est très émue. Avec nervosité, elle enfile un déshabillé très suggestif, se redonne un coup de peigne, se met un nuage de poudre, une touche de parfum derrière les oreilles, aux lèvres; puis elle se maîtrise.

Devant la porte, prête pour le sacrifice, elle s'immobilise un instant et, croisant l'index et le médius, fait le geste qui conjure le mauvais sort. Puis, bravement, elle entre.

Elle vient au lit, en contrefaisant de nouveau la femme grise. Mais soudain elle s'immobilise, interrompt son rôle, les yeux agrandis par l'ahurissement : sur son lit, Archie dort pesamment. Voilà le résultat du champagne!...

Bien décidée à ne pas se laisser faire par les événements, Lily entreprend aussitôt de réveiller Archie. Elle lui parle, elle le secoue, elle lui jette au visage quelques gouttes de l'eau du seau à glace : peine perdue. Il dort comme une souche.

Dans un mouvement de violente contrariété, presque de désespoir, Lily s'écarte de ce dormeur, de ce lit, et gagne la terrasse. Le clair de lune y coule sur les fleurs, la mer murmure au loin, accompagnant des musiques, des chants vagues... Lily ne sait plus du tout où elle en est. Troublée, elle aspire profondément l'air de cette nuit amoureuse.

Elle revient à son mari, qui n'a pas bougé. Elle s'assied, accablée, auprès de lui. Elle le regarde. Il dort profondément, mais non pas d'une façon disgracieuse. Elle le regarde mieux... Il est encore bien bel homme... D'une main distraite, Lily lui arrange sur le front une mèche de cheveux, lui caresse la joue... Un gros soupir soulève son sein... Une larme enfin perle à ses yeux... Elle regrette... Avec mélancolie, et lentement, elle défait la cravate de son mari, puis le col; elle le déchausse, elle le déshabille à demi et le couche.

Au dehors, la brise de mer continue d'agiter les fleurs, les musiques parviennent encore...

A présent, couchée elle-même, mais soulevée sur son coude, Lily contemple son beau mari endormi. Elle n'éteint pas, et ne s'endort pas.

★

La même chambre, au matin. Du soleil entre par les croisées. Archie sort péniblement de son sommeil. Réveil douloureux, mal de crâne. Il tourne la tête avec difficulté vers Lily. Elle, de son lit, immobile, les paupières grandes ouvertes, pareille à quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, elle le regarde. Tout de suite, comme si elle répondait à une question que son mari n'a pourtant pas posée, elle dit :

— Je viens à peine de me réveiller.

On sent que ce n'est pas vrai. Archie veut se soulever. Aïe!... il a trop mal à la tête. Lily, un peu de mauvaise grâce, quitte son lit, peu séduite par la corvée de soigner à présent cet ivrogne. Elle va lui préparer une poche de glace, revient la lui mettre sur le front. Elle lui mélange de l'alka-selzer et le lui fait boire. Archie semble avoir peine à rassembler ses idées.

ARCHIE. — Mais qu'est-ce qui m'a donc mis dans cet état?

LILY, *de mauvaise foi*. — Vous le savez bien. Vous avez bu comme un ivrogne. A votre âge!...

ARCHIE. — Mais jamais le whisky ne me rend si malade...

LILY. — Qui vous parle de whisky? C'est du champagne que vous avez bu.

ARCHIE, *sincèrement surpris*. — Du champagne?

LILY. — Tenez, la bouteille est encore là!... Vous vous le rappelez bien, voyons!

ARCHIE, *de plus en plus sincère*. — Oh! je ne me rappelle rien du tout!

Lily d'abord hausse les épaules, puis la réplique d'Archie, à la réflexion, la fait sursauter. Elle devient soudainement très attentive.

LILY. — Vous ne vous rappelez rien du tout?

ARCHIE. — Absolument rien.

Lily vivement détourne la tête. On sent qu'une idée, une idée qui arrangerait tout, lui vient à l'esprit.

Elle se rassied près d'Archie, se met à le regarder tendrement, le plus tendrement qu'elle peut... Elle lui entoure l'épaule de son bras, elle se penche, devient pareille à une femme comblée d'amour...

LILY. — Oh! chéri... comment pouvez-vous dire que vous avez oublié... ce qui s'est passé hier soir?... Moi, je n'oublierai jamais. Cela a été si charmant, si émouvant, si inattendu après si longtemps...

Archie ne comprend pas d'abord, puis hésite à comprendre. Lily le regarde en fermant les yeux à demi, comme une chatte amoureuse, et hoche la tête de l'air de dire : « Mais oui... parfaitement! »

Stupéfaction d'Archie. Lily, pour en finir, se penche rapidement et embrasse Archie aux lèvres, et elle s'échappe sur la terrasse.

Quand Archie vient, en robe de chambre, la rejoindre, il est complètement remis d'aplomb. Elle aussi... Cependant, il y a entre eux un assez long silence. Tant de choses qu'on ne peut dire... Archie garde au coin des lèvres un sourire ambigu, à la fois étonné, moqueur et assez intéressé.

Il regarde Lily des pieds à la tête, il suit de l'œil la ligne encore souple de son corps. On sent qu'il la regarde pour la première fois depuis quinze ans. Et on sent qu'il la trouve bien mieux qu'il ne croyait.

Lily sent sur elle ce regard d'homme. Embarrassée, mais aussi flattée, elle dit :

— Ne me regardez pas ainsi, Archie, vous me gênez...

Le maître d'hôtel paraît : — Où dois-je servir le breakfast, dans le salon, sur la terrasse?

Archie, dans un mouvement bien contraire à son habitude, se tourne vers sa femme :

ARCHIE. — Où voulez-vous, darling?

Surprise, elle répond : — Sur la terrasse...

★

Attablés, ils mangent. Archie passe à Lily la crème, le sucre : il a des attentions pour elle.

ARCHIE. — Le soleil ne vous gêne pas, Lily?...

Elle lève la tête à ce nom qu'il lui donne pour la première fois. Elle le regarde, assez longuement, puis ne peut s'empêcher de sourire, pour une raison connue d'elle seule.

ARCHIE, *vaguement vexé.* — Pourquoi souriez-vous?... Hein? pourquoi?...

LILY. — Parce que vous êtes un homme à surprises, Archie...

Archie cherche un sens à ces paroles, ne trouve pas et soudain prend un air fort dégagé pour dire :

— Darling, à plus tard les affaires sérieuses! Je vous propose de louer une auto, sans chauffeur... et d'aller à Mexico par petites étapes.

LILY, *très étonnée.* — Quoi?... Mais quelle idée!

ARCHIE. — Une idée très naturelle. Rien ne nous presse de rentrer à Boston.

LILY. — Vous, peut-être pas; mais moi, si... J'ai des engagements pour la semaine prochaine. C'est votre faute, d'ailleurs : vous m'aviez parlé d'un voyage très bref. N'est-ce pas?... *(Silence d'Archie.)* Juste l'aller et le retour : rien qu'un voyage d'affaires.

ARCHIE, *embarrassé.* — En effet, Lily. Je cherche seulement à vous faire plaisir. Vous ne connaissez pas Mexico...

LILY, *avec présence d'esprit.* — Ce n'est pas une raison... Je ne connais pas l'Asie, et cependant je ne vous y accompagnerai pas non plus cet hiver.

ARCHIE. — Quoi?... L'Asie?... Mais je ne sais pas si j'irai.

LILY. — Si, si. Vous irez... Vous irez certainement.

Elle a terminé son breakfast et se met debout. Un peu ironique, elle dit :

— Ne négligez pas vos affaires pour moi, mon ami. Je ne me le pardonnerais pas.

Décidément, c'est elle à présent qui mène la situation. En passant, elle tapote cavalièrement l'épaule d'Archie et rentre dans l'appartement. Archie rentre derrière elle mais disparaît dans la salle de bains pour s'habiller. Elle le suit des yeux puis, sitôt seule, se prend à réfléchir. Elle décroche le téléphone avec décision et demande miss Milligan.

LILY. — Miss Milligan, mon mari va avoir du travail pour vous. Descendez donc dans un quart d'heure...

Elle raccroche le téléphone. Elle regarde vers la porte par où Archie a disparu, avec une expression où il y a du défi, l'air de dire : « Voilà comment je me défends, moi! » Puis l'expression change, se nuance d'une singulière émotion...

★

Série d'enchaînés :

... Archie et miss Milligan dans une voiture mexicaine, en promenade. Miss Milligan, sans arrière-pensée, est très intéressée par le paysage. Archie ne flirte pas et n'a pas l'air de s'amuser beaucoup.

... Lily, Archie et miss Milligan faisant un bridge dans le train qui les ramène vers Boston.

... Archie sur un paquebot. (Vêtement d'hiver.) Il a auprès de lui une nouvelle jeune femme, assez agréable, mais pour qui il ne se montre pas très empressé. Il feuillette des prospectus de voyage; on peut y lire les mots : Asie, océan Indien, Java, Angkor.

... Lily et Joan (robes et manteaux d'hiver), ensemble dans un train dont les wagons portent l'indication : « Florida-Spécial. »

... Lily (costume de printemps), seule au débarcadère de New-York. Amusée, elle relit un câble : *« Serai heureux si venez m'attendre au débarquement. Stop. Impatient voir bébé et sa maman! Stop. Tendresses. Archie. »*

3

Le paquebot qui ramène Archie approche, accoste. Les voyageurs descendent. Archie s'empresse sur la passerelle, vers Lily qui lui fait des signes. Ils se retrouvent. Il l'admire et s'exclame :

— Mais, darling, vous êtes éblouissante! Jamais vous n'avez été si jeune!

LILY. — C'est toujours ainsi, Archie. Après une naissance, une maman paraît toujours rajeunie.

En réalité, on sent qu'elle a changé de couturier, qu'elle se maquille très adroitement, qu'elle fait tous ses efforts pour paraître plus jeune.

Elle parle aussi plus vivement, avec parfois une expression imagée, un mot français. Elle perçoit la surprise et l'admiration de son mari.

ARCHIE. — Et vous ne vous habillez plus du tout comme autrefois!

LILY. — Tiens, vous avez remarqué? Vous qui ne faisiez jamais attention à mes robes...

ARCHIE. — C'est que cet ensemble est si personnel, si frais...

LILY. — Il faut bien! Me voilà une jeune maman. Avec un bébé de quelques semaines, je ne peux pas avoir l'air d'une... *(Elle semble hésiter sur le mot, puis bravement elle le dit :)* ... d'une grand-mère.

Des journalistes et des photographes, fendant la bousculade ordinaire des débarquements, surgissent et entourent Archie. Ils questionnent le grand industriel de Boston sur ses impressions d'Asie, et lui demandent de poser pour une photo. « Volontiers », dit-il, et il prend le bras de sa femme.

LILY, *précipitamment.* — Attendez un instant!

Et elle se repoudre, vérifie sa beauté dans sa minaudière. Puis elle prend la pose en disant : « O.K.! » Le magnésium éclate.

Derrière leur groupe, parmi les assistants, une jeune femme qui descendait du bateau (celle que l'on a vue avec Archie sur le paquebot du voyage d'aller) s'arrête et regarde la scène avec ironie et dédain. Archie l'aperçoit et feint de l'ignorer. On sent que ce n'est pas précisément entre eux l'accord parfait. A ce moment :

UN REPORTER, *à Archie.* — Et compliments, Mr. Bartlow, pour la naissance de votre fils!

Archie prend un air faussement modeste, mais lance un regard de fierté vers la jeune femme, qui hausse les épaules et passe.

Le bijoutier déjà vu au début du film se fraye un passage entre les gens, parvient jusqu'à Archie, attire son attention discrètement et lui remet deux petits paquets.

Archie prend congé des journalistes et s'éloigne entraînant Lily.

★

Tous deux montent en voiture. (Similitude de prise de vues avec la scène de la première partie où l'on a vu, sortant de la gare, Archie monter en voiture avec la première « secrétaire »).

A peine assis auprès de Lily, Archie sort de sa poche l'un des deux petits paquets et le lui offre. Lily défait le papier, ouvre l'écrin et y trouve un bracelet de diamants.

LILY. — A ce que je vois, vous maintenez les traditions.

Cependant on sent qu'elle se demande ce que cela veut dire, et si ce bijou a la même signification que ceux de naguère.

LILY, *soupçonneuse.* — Le bijou est plus beau que d'habitude... Que dois-je conclure? Est-ce parce que ce voyage a été plus... plus *long* que les autres?

ARCHIE. — C'est parce qu'il m'a *paru* plus long, Lily, loin de vous... Vous qui pendant ce temps...

LILY, *vivement.* — ...Oh! cela s'est très bien passé. J'ai loué un bungalow en Floride... Joan m'a accompagnée et jusqu'au bout a été aux petits soins pour moi.

ARCHIE. — Oh! darling, j'ai été très heureux de la nouvelle, mais je me suis souvent reproché de vous avoir causé cette épreuve... J'ai été si imprudent! J'ai eu des remords.

LILY. — Eh bien, n'en ayez plus...

ARCHIE. — Vous ne m'en avez pas voulu? A aucun moment?

LILY. — Non... vous vous trompez... vous vous faites des chimères, Archie...

Il semble soulagé.

ARCHIE. — Parlez-moi maintenant de lui, darling? C'est un beau bébé?

LILY. — Superbe.

ARCHIE, *naïvement.* — Il... il me ressemble?

LILY, *prise de court.* — Quoi?... Il est trop petit, on ne peut pas encore se rendre compte...

Archie semble déçu. Lily se ressaisit tout de suite.

LILY. — En tout cas, il a le grain de beauté des Bartlow!

ARCHIE, *vivement intéressé.* — Ah? Derrière l'oreille?

LILY. — Parfaitement. Le grain de beauté qui vient du côté de votre père... Et que vous avez tous, vous... Joan...

ARCHIE, *triomphant.* — Allons! ce sera un vrai Bartlow!... Un gentleman et un businessman!... Qui ne se laissera pas facilement rouler!

LILY, *ayant quelque peine à ne pas sourire.* — Pas plus que vous, Archie, certainement!

★

On enchaîne sur Archie dans la nursery, en tête-à-tête avec le bébé. La pièce est très moderne; une nurse dernier cri est là qui répond aux questions d'Archie. Il cherche à amuser le poupon qui est superbe. Il vérifie le grain de beauté derrière l'oreille... Au bout d'un instant, il quitte l'enfant.

Sortant de la nursery, il se rencontre avec sa sœur. Elle l'attaque aussitôt :

ABIGAIL. — Pas fâchée de me trouver seule avec vous!... Il s'est passé ici durant votre absence des choses si étranges...

Elle commence une grande scène. La pièce où ils se trouvent est méconnaissable. Les grandes tentures ont disparu. La lumière entre à flots. Moins de meubles, moins de bibelots. Atmosphère moderne, claire et gaie. Abigail vitupère d'abord ces changements :

ABIGAIL. — C'est bien simple, la maison n'est plus du tout Bartlow!... Et la façon dont ce malheureux enfant est élevé!... Les principes sanitaires de cette nurse qui prend des airs d'infirmière! Les couverts, la vaisselle du bébé qu'il faut stériliser, flamber!... Voilà bien les superstitions modernes! Ni vous ni moi n'avons été élevés dans un autoclave, Archie, et pourtant nous étions des bébés superbes!... Et je préfère ne pas parler d'Eulalie elle-même : on croit rêver en la regardant! Ce n'est plus la même femme. Elle se maquille comme une actrice, s'habille comme une girl et parle comme un boy!

Archie essaye de justifier sa femme, d'abord timidement puis avec plus de fermeté :

ARCHIE. — Ma chère, il n'y a rien d'étonnant à ce que sa maternité ait éveillé en elle une nouvelle jeunesse. Moi, je vous avoue que cela ne me déplaît pas qu'elle s'exprime de façon plus moderne, qu'elle s'habille mieux, et qu'elle paraisse plus jeune,

ABIGAIL. — En quoi cela peut-il vous être agréable?

ARCHIE. — Mais, après tout, cela me rajeunit... cela nous rajeunit tous.

ABIGAIL. — C'est bien le dernier de mes soucis!

ARCHIE. — Et quant à sa maison, si Lily y a fait quelques transformations...

ABIGAIL, *l'interrompant, outrée.* — Quoi? qu'est-ce que j'entends? Vous l'appelez Lily?... Alors, vous prenez son parti?

ARCHIE, *à la fois amusé et excédé.* — Oui... en tout cas sur ce point-là : elle est la maîtresse chez elle.

Abigail éclate de fureur :

— Eh bien, voulez-vous que je vous dise?... Vous n'êtes qu'un niais! Vous n'y avez vu que du feu! L'enfant n'est pas de vous!

Silence. (Abigail sait-elle donc la vérité?)

ARCHIE, *anxieux et plus brutal.* — Qu'est-ce que vous chantez? Expliquez-vous! On ne dit pas de ces choses sans fournir des précisions.

ABIGAIL. — Mais cela crève les yeux! Eulalie avait une liaison, voilà tout! Et comment aurait-elle pu avoir cet enfant de vous : vous la négligez depuis plus de dix ans!

Archie éclate de rire, sans l'ombre d'un soupçon.

ARCHIE. — Ah! ma pauvre sœur, c'est vous qui êtes une naïve. L'enfant est de moi. Je suis mieux renseigné que vous sur ce point.

ABIGAIL. — Vraiment?... Et voulez-vous me dire quand se serait produit...

ARCHIE. — L'automne dernier, à Tampico!

ABIGAIL, *stupide d'étonnement.* — Ça par exemple!

ARCHIE, *se rengorgeant avec quelque fatuité.* — Vous devriez bien savoir, ma sœur, qu'avec un Bartlow, dans cet ordre d'idées, il faut s'attendre à tout!

Il va pour briser l'entretien. Sur le pas de la porte il se retourne vers Abigail à demi-vaincue :

ARCHIE. — Et puis, l'enfant a le grain de beauté des Bartlow...

ABIGAIL, *dans un dernier sursaut.* — C'est un hasard... Cela ne prouve rien... Je ne l'ai pas, moi, ce grain de beauté!

ARCHIE, *sans méchanceté, en souriant.* — C'est peut-être que vous n'êtes pas une vraie Bartlow!

Achevée par ce coup, Abigail tombe dans un fauteuil. Archie sort.

★

Archie arrivant à son bureau. Il est plus fringant que jamais, fleur à la boutonnière. Lui aussi paraît dix ans de moins. Sur son passage (c'est la première fois qu'Archie reparaît à son bureau depuis son retour de Grèce), le boy de l'ascenseur, les grooms, les dactylos, les employés, tous le félicitent. Il accepte ce tribut d'admiration avec un air apparemment supérieur : il est au fond ravi.

Il traverse son bureau, puis passe dans celui d'un de ses collègues, dans l'espoir évident de recevoir d'autres félicitations. Ce qui ne manque pas. D'autres collègues entrent, un à un. Archie a bientôt autour de lui un cercle d'hommes de quarante à soixante ans, qui lui posent des questions et lui font des plaisanteries de vieux garçons, où perce une secrète considération.

A ce moment on l'appelle au téléphone : c'est Mrs. Bartlow qui lui fait dire qu'elle l'attend en bas dans sa voiture.

ARCHIE. — Priez-la de monter. (*A ses collègues :*) Elle sera enchantée de vous voir.

LES COLLÈGUES, *assez intéressés.* — Nous aussi.

Archie retourne dans son bureau, seul. Il décroche le téléphone, appelle sa dernière compagne

de voyage. Invoquant des obligations d'affaires, que l'on devine fausses, il décommande le rendez-vous qu'il avait pris avec elle sur le bateau.

LA JEUNE FEMME, *au bout du fil, mécontente.* — Et quand vous reverrai-je?

ARCHIE. — Dès que mes affaires me le permettront. Je vous appellerai.

Il raccroche, réfléchit, puis sort de sa poche le second écrin, pareil à celui qu'il a donné à Lily dans la voiture et qui, celui-ci, est évidemment destiné à la jeune femme. Il le soupèse en songeant. Il va ouvrir le tiroir pour l'y serrer... Il n'en a pas le temps : la porte s'ouvre sur Lily... Archie cache, rapidement, le petit paquet dans sa poche.

Lily est très en beauté. Son mari l'accueille les mains tendues.

ARCHIE. — Je vous ai priée de monter, darling : mes collègues seraient heureux de vous saluer.

Il sonne et les fait avertir. Ils entrent, s'empressent autour de la jolie femme; lui multiplient leurs hommages et leurs compliments, semblent une cour de vieux coqs autour d'une poulette. Archie plastronne, et au bout d'un moment, prétextant mille courses à faire avec sa femme, prend congé. Apparemment, il n'était venu à son bureau que pour montrer à ses collègues l'heureux père qu'il est, et l'heureuse maman.

Lily quitte sa cour dans un mouvement rapide en leur jetant un « Au revoir » en français, très évolué.

Dans le bureau-antichambre, qu'ils traversent pour sortir, se trouve, assise devant sa machine à écrire, une fille entre deux âges, mise et coiffée sans coquetterie, pas jolie. Elle se lève au passage d'Archie.

ARCHIE. — Ah! miss Oliver, sans doute?... (*Il la toise et l'examine.*) Je crois que vous ferez l'affaire. Je vous verrai demain. (*S'effaçant pour la présenter à Lily :*) Oh! miss Oliver, c'est Mrs. Bartlow... Darling, c'est miss Oliver... ma nouvelle secrétaire.

MISS OLIVER. — How do you do?

LILY. — How do you do?

Lily aussi examine rapidement la vieille fille, si différente des précédentes secrétaires. Avec une sympathie évidente, Lily lui tend la main, puis prend congé.

En aparté, elle dit à Archie :

— Archie, j'ai bien regardé cette nouvelle secrétaire, mais je n'en crois pas mes yeux... Le monde est changé?

ARCHIE. — Peut-être seulement moi, darling...

★

Les Bartlow donnent une party dans leur hôtel transformé Assistance nombreuse, extrêmement brillante, mais avec un côté bourgeois, très « bonne société de Boston ».

Dans un coin, se tient réuni le clan d'Abigail. Vieilles demoiselles et vieilles dames pleines de morgue et de respectabilité. Abigail tient conférence et discourt en moraliste sur la métamorphose de Lily, la transformation de la maison, et surtout la naissance du bébé, cause de toutes ces catastrophes. Abigail ne ménage pas ses mots :

— Un bébé après dix-huit ans de mariage!... Mon frère a des excuses : c'est un homme, après tout. Mais elle!... c'est bien simple, je trouve cela indécent!

Ailleurs, près du bar, le clan de Joan. Elle est un peu plus maquillée et elle a un peu plus mauvais genre qu'au début du film. On la devine, aussi, plus superficielle et plus frivole que la saison précédente. Les événements écoulés n'ont pas marqué sur elle.

Elle danse et boit, en compagnie de jeunes filles qui lui ressemblent et de garçons assez convenables pour être reçus chez les Bartlow, mais fort peu bourgeois. L'un d'entre eux lui fait compliment sur sa mère :

LE GARÇON. — Comme elle a l'air jeune!...

JOAN, *ironique.* — Vous voulez que je lui demande sa prochaine danse pour vous?

LE GARÇON. — S'il vous plaît.

Joan, un peu dépitée, mène le garçon à sa mère. Lily est plus en forme que jamais; il n'y a plus dans sa toilette, dans son maintien, la moindre contrainte ni la moindre erreur : elle a pris possession définitivement de son nouveau personnage. Elle accueille aimablement le garçon, mais se défend un instant : qu'il danse plutôt avec Joan. En le disant, elle a pris sa fille par la taille pour l'engager à danser.

Dans le groupe de gentlemen un peu mûrs qui, dans la bibliothèque, entourent Archie et constituent son clan à lui, l'un d'eux aperçoit dans le salon voisin le groupe formé par la mère et la fille. Il dit à Archie :

— Regardez donc, mon cher. Ne dirait-on pas les deux sœurs?

Archie, souriant d'abord avec complaisance, voit le garçon entraîner Lily pour un slow. Son sourire se transforme vaguement : cela n'a pas l'air de lui faire tant de plaisir. Mais un de ses amis lui parle :

— Archie, entre hommes on peut tout se dire... Comment ce rapprochement... si inattendu, a-t-il pu se produire entre vous et votre femme?

Tous les vieux gentlemen se rapprochent d'Archie, vivement intéressés. Archie se fait un peu prier, puis se lance dans un récit des événements vus à sa manière :

ARCHIE. — Eh bien c'est fort simple. J'avais offert à ma femme de m'accompagner dans un voyage d'affaires à Tampico... Et c'est un endroit si romanesque! J'ai proposé une promenade en voiture à cheval. C'était charmant. Le soir, j'ai emmené Lily dans une maison de danses. Les musiques étaient parfaites, les lumières tamisées, l'atmosphère voluptueuse... J'ai regardé ma femme, mes bons amis, et je l'ai trouvée ravissante! Elle était très bien mise, on la remarquait... J'ai commandé du champagne, nous avons dansé. Et quand nous sommes rentrés à l'hôtel... Ah! que voulez-vous! je ne suis pas un saint!...

Pendant ce temps, Lily est très entourée, très courtisée. Beaucoup d'hommes veulent la faire danser. Un autre garçon ami de Joan, qui a l'air plus sentimental que les autres, dit à Lily en dansant :

— Ce diminutif de Lily vous va si bien!... Quel est votre vrai nom?

LILY. — Oh! je ne l'aime guère, je le trouve « bourgeois » (*dit-elle en français.*)

LE BOY SENTIMENTAL. — Dites-le-moi...

Lily hésite à dire : « Eulalie. »

LILY. — Euh!... Elisabeth.

LE BOY SENTIMENTAL, *rêveusement.* — Comme c'est poétique!

Ils passent en dansant... Joan au milieu de sa bande déclare, à un moment, que l'on s'ennuie ici et elle propose de « changer de crémerie ». Certains acceptent d'enthousiasme, les filles surtout. Un bon nombre de garçons cependant protestent : pourquoi? La party ici est très réussie... Joan déclare qu'en tout cas, elle, elle a en assez. Elle s'en va. Tous les garçons ne la suivent pas.

Sur la terrasse, le boy sentimental a entraîné Lily. Il lui fait une cour poétique mais pressante.

LE BOY SENTIMENTAL. — Les jeunes filles d'à présent sont si superficielles! Elles n'ont pas d'âme!... Tandis que vous, je sens que vous en avez une...

LILY. — Vous croyez?

LE BOY SENTIMENTAL. — Et si je vous disais que chez certains garçons d'aujourd'hui aussi, il y a encore des âmes...

Lily, d'abord amusée, est bientôt très embarrassée. (On doit sentir qu'à aucun moment elle n'est tentée.) Archie, venant du salon, apparaît juste à point pour la tirer d'ennui. Le boy sentimental échange encore quelques mots avec eux puis s'éloigne.

LILY. — Ouf!... Archie, vous êtes arrivé fort à propos. Ce gamin me faisait une cour ridicule.

ARCHIE, *très chaleureux.* — Mais, darling, vous avez ce soir un succès fou! Tout le monde me fait de vous des compliments insensés! Le fait est que jamais vous n'avez été si jolie!

LILY. — Allons bon! Vous aussi?... Oh! Archie, que j'aie au moins la paix avec mon mari!

ARCHIE, *décontenancé.* — Mais... je suis seulement venu vous faire une surprise.

LILY, *méfiante.* — Une surprise?

ARCHIE, *de nouveau chaleureux.* — En vous regardant tout à l'heure, si radieuse au milieu de vos admirateurs, je me suis souvenu que j'avais pour vous...

Il tire avec enthousiasme de sa poche un écrin, qu'il ouvre... et qui contient le second bracelet de diamants.

ARCHIE. — Pareil au premier... pour faire pendant.

Lily prend le bracelet, le passe à son bras, le fait jouer dans la lumière à côté de l'autre, et dit doucement : « Merci, Archie. » Puis, levant les yeux, elle regarde son mari avec une certaine gravité. Comprend-elle tout ce que ce second bijou, détourné de sa destination et offert à elle, représente?... Elle répète :

— Merci beaucoup.

Archie se penche sur elle et veut l'embrasser. Emue, elle détourne cependant son visage, en sorte qu'il l'embrasse sur son épaule nue. Elle reçoit ce baiser avec un trouble véritable. Il veut alors la baiser aux lèvres. Elle se dérobe.

ARCHIE. — Pourquoi?...

LILY, *la voix altérée.* — J'ai un rouge qui marque...

★

On enchaîne sur la fin de la party.

Lily renvoie les domestiques se coucher. Les derniers invités s'en vont. Abigail dit bonsoir à son frère et à sa belle-sœur.

ABIGAIL, *à sa belle-sœur.* — Mes compliments pour votre réception, ma chère... En tous points réussie! *(Avec aigreur :)* On se serait cru à Broadway, dans un night-club!

LILY, *ironique.* — Oh!... et vous êtes restée jusqu'à la fin?...

Ulcérée, Abigail disparaît. Lily et Archie se retrouvent seuls. Lily passe dans son boudoir, lui aussi transformé. Archie la suit.

LILY. — Ouf!... Je suis rompue!

Elle se laisse aller sur une chaise-longue et fait tomber ses souliers.

ARCHIE. — Je n'en suis pas surpris : vous avez tellement dansé!

LILY. — Est-ce un reproche? Jaloux?...

ARCHIE. — ...Non. Vous dansez si bien, d'ailleurs! Je ne me souvenais pas que vous dansiez si bien.

LILY, *avouant dans un sourire.* — J'ai repris des leçons...

En parlant, elle ôte ses bijoux, défait le haut de sa robe, qui la serre un peu.

LILY. — Archie, soyez gentil : je ne veux plus déranger la femme de chambre à cette heure-ci... apportez-moi mon déshabillé qui est dans la pièce à côté.

Archie passe dans la chambre de Lily. Pendant ce temps, elle défait sa robe, mais la garde contre elle avec pudeur pendant que son mari lui tend le déshabillé. Archie a des gestes précautionneux et tendres. Lily s'en aperçoit, se détache de lui et va du côté opposé.

LILY. — Je meurs de soif. Allons voir au bar s'il reste quelque chose.

ARCHIE. — Non, ne bougez pas. Vous avez bien gagné votre repos. Je vais chercher ce qu'il faut.

Lily reste seule; un peu rêveuse, elle va et vient... Archie rentre avec un seau à glace et deux verres. Dans la glace, du champagne : un magnum.

LILY, *se souvenant de Tampico.* — Vous n'espérez pas me griser, je pense?

ARCHIE. — Non... c'est-à-dire... enfin...

LILY, *rompant les chiens.* — Donnez-moi à boire.

ARCHIE, *lui versant à boire.* — Asseyez-vous, au moins.

LILY. — Non, non... je vais me coucher.

ARCHIE. — Voyons... je ne vous ai pas eue un moment à moi de toute la soirée.

Elle le regarde, lui sourit avec amitié, et s'assied. Archie attire rapidement un coussin et s'assied aux pieds de Lily.

ARCHIE. — Ah!... enfin un peu seul avec vous!

Et il lui prend les mains.

LILY, *se ressaisissant aussitôt.* — Oui... eh bien, allons nous coucher. *(Elle est debout.)* Bonne nuit...

Elle donne sa main à Archie, qui y pose ses lèvres. Elle se dirige vers sa chambre, s'aperçoit qu'Archie la suit. Elle se retourne vers lui.

LILY. — Bonne nuit...

ARCHIE. — Bonne nuit.

Elle repart, il la suit encore. Elle passe sa porte et veut la fermer; il l'en empêche.

LILY, *la voix un peu étranglée.* — Archie... je vous en prie, cessez ce jeu...

ARCHIE. — Darling. ce n'est pas un jeu : je ne suis plus un enfant.

LILY, *s'énervant un peu.* — J'allais vous le dire... car vous vous conduisez comme un collégien!

Ils sont de part et d'autre de la porte qu'Archie veut passer et que Lily défend. Archie se fait plus pressant; Lily est prise d'une espèce de frayeur du dernier moment, et se défend comme elle peut.

LILY. — Archie... c'est ridicule! Nous sommes de vieux époux.

ARCHIE, *la voix plus sourde.* — Et à Tampico, ne l'étions-nous pas?

LILY. — A Tampico... à Tampico, ce n'était pas la même chose.

ARCHIE. — En quoi?... Hein?... quelle est la différence?

LILY, *n'ayant plus rien à répondre.* — En tout cas, réfléchissez. Comme les gens riraient s'ils nous voyaient!

ARCHIE. — Oh! Lily, ne soyez pas vieux jeu!

LILY, *suffoquée.* — Moi vieux jeu?... après tout ce que... après mes cheveux coupés?... Vieux jeu... Ah! ça, c'est un comble!

ARCHIE, *s'animant de plus en plus.* — A la fin, suis-je votre mari, oui ou non?...

LILY, *reprenant la lutte.* — Justement... restez-le! Restez le mari parfait... et discret... que vous êtes depuis quinze ans, sans une défaillance!

ARCHIE. — Sans une défaillance? Décidément, vous voulez oublier Tampico!... Ce soir-là, pourtant, vous ne vous êtes pas étonnée de ma défaillance... légitime!

LILY. — Cela devrait vous suffire, Archie...

ARCHIE, *éclatant enfin, superbe de colère.* — J'en ai assez, à la fin!... Depuis mon retour de Grèce, vous usez de tous les moyens, de tous les prétextes pour m'éloigner! Je ne puis avoir un moment de vrai tête-à-tête avec vous! Vous me fermez cette porte comme à un étranger! J'en ai assez!

Il lui a saisi les poignets.

LILY, *effrayée et un peu admirative.* — Archie... vous me faites peur!

Archie s'aperçoit qu'elle a peur en effet et se calme aussitôt. Il prend tendrement Lily dans ses bras. Elle se laisse faire.

ARCHIE, *avec une grande douceur.* — Chérie... pardon... vous êtes toute tremblante... Mais on dirait une jeune fille le soir de ses noces!...

LILY, *prête à succomber.* — Taisez-vous...

ARCHIE. — Je vous aime, darling... je vous aime... Lily.

LILY, *faiblement.* — Alors... je vous en prie... ne m'appelez plus Lily... pas ce soir...

ARCHIE. — Pourquoi?

LILY, *complètement vaincue.* — Parce que... le soir de nos noces, justement... vous m'appeliez... Eulalie...

Archie l'enlace plus étroitement, et la baise aux lèvres. D'un mouvement insensible, il lui fait passer et passe lui-même avec adresse la porte de la chambre...

La porte se referme...

FIN

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. } Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS. — Printed in France. — Dépôt légal : 1er trim. 1955, n° 80 P.

HENRI BOSC, interprète du
rôle de VIAL
dans " *Le Conseil de famille* "